

robert soulières

casse-tête chinois



Casse-tête chinois

Prix de littérature pour la jeunesse
du Conseil des Arts du Canada 1985

Visiter notre site, ce n'est pas très chinois,
il suffit de taper les mots magiques :
www.soulieresediteur.com



**Du même auteur
pour le même public**

Chez Soulières éditeur

Ding, dong ! 77 facéties littéraires à la saveur Raymond Queneau, 2005, *Sélection White Ravens*, 2006

L'épingle de la reine, 2004

Un cadavre stupéfiant, 2002

Grand Prix du livre de la Montérégie 2003

Un cadavre de luxe, 1999

Un cadavre de classe, 1997, *Prix M. Christie* 1998

Casse-tête chinois. (1990, réédition 2008), *Prix du Conseil des Arts* 1985, traduit en catalan et en castillan

Un été sur le Richelieu. 1982, (réédition 2008)

Chez d'autres éditeurs

Tristan Demers, un enfant de la bulle, biographie écrite en collaboration avec Tristan Demers, éditions des Mille-Îles, 2004

Chrystine Brouillet, romancière, roman-portrait, éditions Héritage, 1997

La faim du monde, 1994 (réédition 2007), éditions Pierre Tisseyre

Rééditions à paraître

Le visiteur du soir, 1980 (réédition 1995), *Prix Alvine-Bélisle* 1981.

Bibliothèque du Parfait montréalais (1992)

Ciel d'Afrique et pattes de gazelle, 1989

Le chevalier de Chambly, 1992

Robert Soulières

Casse-tête chinois



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 2008
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Soulières, Robert

Casse-tête chinois

Éd. rev. et corr.

(Collection Graffiti ; 49)

Éd. originale : Montréal : P. Tisseyre, c1985.

Publ. à l'origine dans la coll.: Collection Conquêtes.

Pour les jeunes de 11 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-085-5

I. Titre. II. Collection.

PS8587.O927C38 2008 jC843'.54 C2008-940820-9
PS9587.O927C38 2008

Illustration de la couverture
et des entêtes de chapitre : Serge Rousseau

Carte du ciel : Diane Lachance

Portes de l'agence Le Périscope : Jean-Paul Eid

Caricature de l'auteur : Darcia Labrosse

Saisie du texte : Francine Vallée

Conception graphique de la couverture : Annie Penrec'h

Copyright © Soulières éditeur et Robert Soulières

ISBN 978-2-89607-085-5 (version papier)

ISBN 978-2-89607-214-9 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-213-2 (version PDF)

Tous droits réservés

À Ghislaine,
pour le temps volé.

« Mes livres m'ont pris beaucoup
de temps, dérobé à l'amitié, à l'amour,
aux devoirs humains.
Mais, pareillement, l'amitié,
l'amour et les devoirs humains
m'ont pris beaucoup de temps
que j'aurais pu donner à mes livres.
En sorte que ni mes livres ni ma vie
ne sont aujourd'hui contents de moi. »

Gabrielle Roy
La détresse et l'enchantement



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR (et je ne vous avertirai pas deux fois !)

Une heure et quarante-trois minutes, c'est le temps qu'il faudra pour lire *Casse-tête chinois* si vous ne lambinez pas en chemin et si vous sautez le chapitre 8.

Une heure et quarante-trois minutes de lecture, ce n'est pas beaucoup (surtout dans une année !), mais c'est amplement suffisant pour oublier que vous faites une fauthe d'hortographe à tous les six mots ou que vous restez toujours seul-e le samedi soir. Et, comme dirait un critique littéraire que j'aurais soudoyé : « *Casse-tête chinois*, c'est jeune, c'est chou, c'est Illéégerr, c'est frais ! C'est plein d'humour et y'a d'l'action ! »

Casse-tête chinois, enfin un livre où l'on n'apprend rien. Une vraie récréation !!!

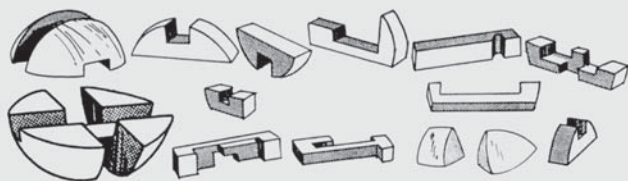
R.S.

Agence
le
Periscopie





Petit lundi,
grosse semaine



Il pleut. il pleut à boire debout. Depuis une quinzaine de minutes, c'est le déluge, mais heureusement, ça ne durera pas quarante jours. La pluie froide tombe droit comme des aiguilles. Les parapluies sont ouverts et les passants pressent le pas. Flaques d'eau et feuilles d'automne.

Gilbert Millaire, appuyé contre la fenêtre, sourit. Tasse de café en main, il est bien au sec. Il attend Cécile Avril, son amie, sa collaboratrice, son associée. Elle est tout cela à la fois. Cécile ne devrait pas tarder. Le lundi, elle arrive toujours vers 9 heures 30.

Gilbert regarde sa montre. Il glisse sa main entre les lames du store vénitien... fabriqué en Chine, ce qui est assez loin de Venise. Dehors il pleut à verse. Bientôt ce sera la neige. « La misère blanche », comme disait son père. Ses pensées vagabondent comme les feuilles balayées par le vent. Gilbert pense à tout et à rien. Il bombe un peu le torse et soupire ensuite en réfléchissant à cette petite agence qu'il a mise sur pied avec Cécile il y a plusieurs



années. *Le PÉRISCOPE*, enquêtes en tous genres. Les affaires vont cahin-caha. Mais pour dire vrai, plutôt caha-cahin ces temps-ci, mais il ne faut pas se plaindre, tout roule bien pour l'instant et rien ne craque. En pleine récession économique, c'est toujours ça de pris !

Comme plusieurs agences de détectives privés, *Le PÉRISCOPE* enquête tant dans le domaine civil que criminel ; pour des bureaux d'avocats, pour des entreprises et pour des particuliers. Selon la demande du client, *Le PÉRISCOPE* entreprend des recherches, fait de la surveillance et de la filature, trouve des témoins, localise des biens ou des personnes disparus, etc.

Gilbert se verse une deuxième tasse de café et retourne à la fenêtre. Il appuie son pied sur le calorifère. Il regarde, il observe la forêt d'asphalte qui se dresse devant lui. Les gratte-ciel poussent comme des champignons. Gilbert, un profil grec. Le nez généreux, énorme à souhait ; c'est si rare un beau nez (et je sais ce que je dis). Les lèvres minces. Fraîchement rasé, les favoris bien taillés. Habillé sobrement (si les affaires allaient mieux, il pourrait se payer un chic complet Armani), cravate dénouée, bref, un relâchement des plus étudiés.

Gilbert Millaire, malgré ses quarante-deux ans, reste très bien conservé. Il faut dire cepen-

dant qu'il y met le prix, dans les deux sens du terme ; un abonnement à vie à un studio de santé et des exercices exténuants pour gonfler ses biceps et pour faire disparaître le surplus de graisse autour de sa taille. Une drôle de ceinture qui ne ressemble en rien à une ceinture noire de karaté.

Au moment où il s'y attend le moins, plongé dans ses réflexions, Cécile Avril arrive comme un ouragan dans le bureau. Elle ressemble à un chien battu qui a erré durant trois jours sous la pluie.

Gilbert sursaute.

— En sortant de chez moi, il faisait un soleil resplendissant. Le temps de sortir du métro et de me rendre jusqu'ici et me voilà trempée jusqu'aux os, rage Cécile d'une voix qui n'a rien d'angélique.

Trempée... c'est peu dire ! Son rimmel coule et le reste du maquillage ne tient guère plus. Cécile Avril, jeune, intelligente, une belle fille de trente ans très bien élevée.

— Maudite pluie !

Cécile Avril, une fille à l'humour mordant, déchirant, toujours calme, d'un contrôle parfait.

— Tu parles d'un temps de chien ! Et en plus, je me suis éraflé le genou*.

* Déjà du sang à la page 17, ça commence bien !

— Tiens, sèche-toi un peu avec cette serviette, dit Gilbert d'un ton moqueur. J'ai fait le café. Je t'en verse une tasse ?

— Avec plaisir... Mais je comprends mal cette gentillesse, c'est pourtant à mon tour de le préparer cette semaine !

— Je sais.

— Tu as quelque chose à me demander, Gilbert Millaire ? questionne-t-elle, soupçonneuse.

— Mais non, rien. Absolument rien, je t'assure. Au lieu d'attendre à ne rien faire, j'ai fait le café, voilà tout.

Cécile a des goûts vestimentaires particuliers. Aujourd'hui par exemple, elle porte, et avec fierté en plus, un pantalon orange avec une blouse turquoise, des bas turquoise et des souliers rouge feu. Des boucles d'oreilles en or et un collier de perles complètent l'ensemble. Les perles sont fausses évidemment.

À côté d'elle cependant, Gilbert, côté mode, ressemble à un primate. Selon Gilbert, non seulement Cécile suit la mode, mais souvent elle la précède.

Le parfum de Cécile est littéralement envoûtant, irrésistible. Pour le jour, c'est *Évasion* de Blass, et *Nuit d'Orient* pour le soir. Jusqu'à aujourd'hui personne ne lui a offert des fleurs lorsqu'elle montait un escalier mobile, comme à la télévision, mais ça viendra.

Ses mains sont follement douces et un examen attentif prouve hors de tout doute que Cécile Avril possède un lave-vaisselle. Ses ongles sont d'une beauté remarquable, quel contraste avec les affreux ongles rongés de Gilbert !

Tout ça pour vous dire que Cécile et Gilbert sont comme le jour et la nuit, mais qu'ils vont bien ensemble.

Cécile s'approche de la fenêtre. Les gens ont l'air ridicule. Ils courent en tous sens comme des poules sans tête, sous cette pluie qui n'en finit pas de tomber.

Le café fait son œuvre bienfaisante.

— Une grosse semaine en perspective ? s'enquiert Cécile.

— Non, pas tellement. J'ai un rendez-vous avec madame Blanche Beaulieu. Une dame d'un certain âge d'après ce que j'ai pu deviner. Sa voix était pâle, chevrotante et nerveuse. Elle a laissé un message sur le répondeur hier soir, et je l'ai rappelée dès mon arrivée ce matin. Et toi, quelque chose de spécial ?

— Oh ! moi, je dois rencontrer monsieur Marcel Hébert de la Banque Nationale, à la succursale de la rue Saint-Denis, pas tellement loin d'ici. Une histoire classique d'une employée peu fiable à prendre en filature, à ce qu'il me semble. Mais on ne sait jamais, cela peut s'avérer passionnant. Je dois le rencon-

trer avec son adjoint vers onze heures. Je suis passée au bureau avant, histoire de mettre un peu d'ordre dans mes papiers et de commencer la semaine du bon pied.

— Pour une fois ! enchaîne avec sarcasme Gilbert.

Le silence du lundi règne maintenant dans le bureau. Les regards voltigent du plafond à la corbeille à papier en passant par le classeur. La mécanique humaine met un certain temps avant de prendre son envol.

Bientôt, comme à chaque lundi, Gilbert demandera d'une voix neutre à Cécile des nouvelles de sa fin de semaine. Ce qui, dans les circonstances actuelles, ne devrait pas tarder.

Tout en rangeant dans le vieux classeur verdâtre quelques papiers (des factures sûrement), Gilbert se racle la gorge pour demander d'une voix quelconque :

— Qu'est-ce que tu as fait en fin de semaine ? (Le vendredi, la question est beaucoup plus originale et on a droit au : Qu'est-ce que tu vas faire en fin de semaine ?).

— Je suis allée voir *Les Misérables* avec Gilles.

— C'était bien ?

— Oui, un peu long, j'étais fatiguée, mais c'était très bien.

— Et Gilles, il est en forme ?

— Oui.

— Encore le grand amour à ce que je vois !
Cécile est toujours muette sur ses amours.
Une vraie carpe. Comme si sa vie privée ne regardait qu'elle.

— Et toi ?

— Et moi, quoi ?

— Eh bien ! ta fin de semaine...

— Comme prévu, je suis allé voir un film avec Martin.

— Il a aimé ça ?

— Si on veut, mais à quatorze ans il est difficile de savoir ce qu'il pense vraiment. Tu connais Martin, même avec 927 effets spéciaux pour la production du film : « Y'a toujours rien là ! » Nous en avons parlé un peu en rentrant. Somme toute, ce fut une soirée agréable. Il avait insisté pour que son ami Denis nous accompagne...

— Ça ne t'a pas dérangé ?

— Un peu. Je voulais justement profiter de cette soirée pour être en tête-à-tête avec lui, mais je pense que ce besoin n'est pas réciproque. Il y a des jours où je pense que les parents mettent tout en œuvre pour se rapprocher de leurs enfants alors qu'eux font tout pour s'éloigner d'eux, tout ça au nom de l'autonomie et de la liberté ! Sacrée liberté, va !

— C'est normal à son âge. Tu n'as qu'à te souvenir de ton comportement avec tes parents lorsque tu étais jeune.

— Oui, je sais bien, mais ce n'est pas facile à accepter. C'est comme prendre une pilule sans eau. Il y a des jours où je me demande s'il ne faudrait pas inventer une session de cours pour les adolescents intitulée : « *Adolescents efficaces ou comment comprendre les parents d'aujourd'hui.* » Je vois ça d'ici, continue Gilbert. Faites attention à vos parents, ils sont vieux, ils sont nés à une époque où il n'y avait même pas de téléviseur. Alors pensez un peu, c'est naturel qu'ils soient bouleversés par les jeux vidéo, le ipod, le MP3, les ordis, etc. C'est le choc du futur. Aimez-les, ils en ont besoin.

— Et ta femme ? Tu as des nouvelles de Monique ?

Elle est toujours à Toronto. Elle visite une exposition après l'autre, ça n'arrête pas. Pour Monique, c'est la peinture avant toute chose. Les affaires vont bien pour elle. Elle est contente aussi de son exposition. Elle devrait revenir dans moins de deux semaines. Au fait, changement de sujet : le mystère du parc Lafontaine a été résolu.

— Quel mystère ?

— Mais oui, tu sais bien, on y avait retrouvé un bras et un pied.

— Oui, je m'en souviens vaguement, dit Cécile en testant du bout des lèvres la chaleur du café.

— ... Eh bien ! on a réussi à les identifier : c'était un bras de galerie et un pied de céleri, répond Gilbert en ricanant.

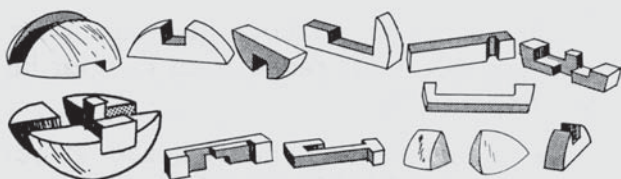
— Vraiment très drôle, tu devrais lire autre chose le matin que la chronique *Rions un peu* du *Reader's Digest*. Tiens, on sonne. J'y vais, propose Cécile.

— Je suis certain que ce n'est pas le courrier, car le facteur sonne toujours deux fois.

— Quelle culture cinématographique, vraiment ! Bravo !

- 2 -

Soixante-douze ans
et trois étages
à monter



— Bonjour ! entrez madame, dit poliment
— Cécile Avril.

La vieille dame pénètre péniblement dans le bureau. La montée des escaliers l'a épuisée. Le souffle court. Le regard un peu perdu comme si elle regardait la mer. Sur sa tête, un drôle de chapeau avec des fleurs en dentelle (par un temps pareil, quelle idée bizarre). Ses cheveux plus gris que blancs remontés en chignon lui donnent un air de vieille dame sortie tout droit d'un film muet de Buster Keaton. Sous son imperméable noir élimé, une robe un peu défraîchie de même couleur. Cette robe la fait paraître plus mince qu'elle ne l'est en réalité.

Cécile lui donne un coup de main pour refermer son parapluie récalcitrant et pour ôter son imperméable.

— Je m'appelle Blanche Beaulieu et j'ai rendez-vous avec monsieur Millaire. Je ne suis pas arrivée trop tôt, j'espère ?

— Non, non, il est là. Il vous attend. Si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre.

Blanche Beaulieu est essoufflée comme une marathonnienne. À son âge – elle doit bien faire soixante-douze ans – trois étages à monter, c'est énorme. Bien que ses jambes aient l'air massives, elles n'en sont pas moins faibles. Ses chevilles enflées, un peu bleues même et, malgré de bons souliers, la promenade a dû la faire souffrir.

Elle est là, devant Gilbert, silencieuse et timide. On dirait une enfant d'école que l'on vient d'amener chez le directeur pour lui faire avouer un coup pendable.

— Assoyez-vous, madame Beaulieu, dit Gilbert en désignant le fauteuil.

Son sac sagement posé sur ses cuisses, Blanche Beaulieu se mordille les lèvres. Elle hésite à raconter son histoire. Elle jette furtivement un coup d'œil à Cécile qui flâne derrière elle.

Gilbert s'aperçoit de son trouble et fait un signe discret à son associée.

— J'y pense, lance Cécile d'un ton offusqué, j'ai un rendez-vous. J'y vais tout de suite, sinon je serai en retard...

— C'est ça, on se retrouve pour dîner au même restaurant que d'habitude, dit Gilbert.

— D'accord, répond Cécile sans desserrer les dents.

D'un coup sec, Cécile enfile son imperméable et n'entend plus la voix confuse de Gilbert.

Elle est déjà dans l'escalier, marmonnant des mots d'église et quelques jurons populaires.

Gilbert ne s'en fait pas outre mesure. Il est persuadé que son associée comprend l'embaras et la gêne de sa cliente.

Blanche Beaulieu a un poids de moins sur les épaules. Elle s'avance sur le bout de sa chaise.

— Bon ! fait Gilbert en jouant avec un trombone. Nous sommes seuls maintenant. Quel est le but de votre visite ? Vous avez l'air si désemparée. J'aimerais vous aider. Confiez-moi votre problème, l'Agence *Le Périscope* est là pour ça.

On croirait entendre une réclame publicitaire.

En tortillant la poignée de son sac à main, Blanche, dans un long soupir et d'une voix à peine audible, murmure :

— Mon neveu a disparu...

Gilbert reste impassible, il en a déjà entendu d'autres et des meilleures.

— Avez-vous averti la police ?

— Oui, mais pensez donc, elle ne m'a pas crue, dit-elle en sortant son mouchoir, davantage pour se calmer que pour se moucher. Les policiers m'ont prise pour une vieille folle ! Ils m'ont fait accroire qu'ils avaient cherché, fouillé partout, retourné la ville en tous sens. Mais pensez-vous, ils ne m'ont pas crue une seule seconde !

— Donc, selon vous, la Police a vite classé l'affaire voyant qu'elle ne le trouvait pas. Elle a préféré penser que cette disparition était imaginaire.

— Exactement, approuve Blanche en hochant la tête. Exactement.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas pourquoi. J'étais dans un tel état de choc.

— Depuis combien de temps votre neveu a-t-il disparu ? demande Gilbert en sortant quelques feuilles de son tiroir.

— Depuis un peu plus de deux semaines. Il faut dire aussi que je ne le voyais pas nécessairement tous les jours.

— Comment vous êtes-vous aperçue de sa disparition ?

— Voilà, ma jeune sœur Berthe est morte, il y a de cela près de quinze ans. Elle avait à peine quarante ans. Et c'est moi, en quelque sorte, qui veillais, c'est un bien grand mot, sur son fils. Il logeait au-dessus de chez moi, un grand quatre pièces bien éclairé, bien chauffé aussi et...

— Oui, interrompt Millaire, donc un beau jour, vous ne l'avez plus revu !

— C'est ça.

— On parle de lui, mais comment s'appelle-t-il au juste ?

— Il s'appelle Michel. Michel Desmarais.

— Quel âge a-t-il ?

— Il doit avoir 36 ans ou 37, mais il ne les paraît pas.

— Il avait un emploi stable ?

— Oui, je crois... enfin, je suis discrète. Il me payait toujours son loyer et ne m'empruntait jamais d'argent. Il faisait rarement du bruit. C'était un bon p'tit gars, monsieur Millaire. Tranquille, propre, solitaire, il parlait peu, sortait peu et il ne buvait pas du tout...

— Et les femmes ?

— Pardon ?

Blanche avait pourtant bien compris la question.

— Les femmes ? Il était marié ? Il avait une petite amie ?

— ... euh, il n'était pas marié mais, depuis quelques mois, il avait une petite amie.

— Comment était-elle ?

— Oh ! jeune, mais pas particulièrement jolie. Châtaine. Aussi grande que Michel, je crois. Bien éduquée, avec un air distingué.

— Vous l'avez vue depuis la disparition de votre neveu ?

— Non, tiens, c'est vrai.

— Ils ont sans doute fait un voyage ensemble sans vous prévenir.

— Mais non, mais non, il me l'aurait dit. Je suis comme sa deuxième mère pour lui.

— Mais on peut aussi cacher des choses à sa mère...

— C'est ce que vous croyez vous aussi, n'est-ce pas ? Que Michel est parti dans le Sud ou ailleurs en vacances, seul ou avec son amie, et que je ne suis qu'une vieille folle qui se fait du souci pour rien !

— Mais non, calmez-vous. C'est un interrogatoire de routine. Il faut que j'aie le plus de renseignements possible pour bien faire mon travail. N'y voyez surtout pas d'insinuations malveillantes. Je rassemble des faits et je ne porte aucun jugement.

— Bon, d'après vous, est-ce qu'on part en vacances en octobre alors qu'on vient tout juste d'en prendre en juillet ?

— Non.

— C'est ce que je vous disais.

— Quel genre d'emploi avait-il ?

— Je ne sais pas. Il ne changeait pas souvent d'emploi, mais je ne pourrais pas vous dire si c'était dans une mercerie ou dans une quincaillerie. Vendeur ? Commis ? Enfin, quelque chose du genre.

— Et la loterie ? Souvent les nouveaux millionnaires ou ceux qui ont gagné des lots importants s'éclipsent pour un moment. Le temps de réfléchir à ce qu'ils feront avec leur nouvelle fortune.

— C'est possible, mais ça me surprendrait.

— Était-il dépressif les dernières fois que vous l'avez vu ?

— Sans être de nature très joviale, Michel n'était pas une personne dépressive ou qui se laissait aller au découragement.

— Avez-vous déjà envisagé la thèse de l'accident ? demande tout bonnement le démêleur d'intrigues.

— « Un accident... » (à ce seul mot, Blanche Beaulieu tremble déjà. S'il fallait, se dit-elle tout bas.) Non, je n'y ai pas pensé vraiment.

— Vous avez une photo récente de lui ?

— Oui, fait Blanche Beaulieu en fouillant dans son sac. J'avais prévu cette demande et j'ai pris soin de vous en apporter une, dit-elle en regardant par-dessus ses lunettes. Joli garçon, n'est-ce pas ? ajoute-t-elle en lui tendant la photographie.

L'homme a une allure sympathique. Sans barbe, les cheveux plutôt courts, les yeux bleus, le regard doux ; Michel Desmarais représente l'homme moyen, quoi ! Ni souriant ni triste ; ni jeune ni vieux. Le type parfait de la majorité silencieuse. Celui que l'on croise dans la rue sans y porter attention.

— Beau garçon ! en effet, laisse échapper Millaire, pour faire plaisir à Blanche qui devient rose. Je peux conserver la photo ?

— Bien sûr. Vous savez, monsieur Millaire, c'est un bon petit garçon qui ne ferait pas de mal à une mouche. C'est un ange.

— ... et c'est pour cela qu'il s'est envolé, enchaîne Gilbert pour blaguer.

Intérieurement, Gilbert Millaire songe à tous les gentils garçons et à toutes les filles douces comme tout qui ont eu dans leur vie un instant violent de trop. L'émotivité, la rage durant quelques minutes. Un instant de folie, de vengeance, le temps nécessaire pour commettre un geste aussi sordide qu'irréparable.

Avec ses yeux de vieille biche abattue, Blanche Beaulieu implore :

— Vous allez me le retrouver, n'est-ce pas ? Vous allez me le retrouver ?

— Je ferai tout ce que je peux, madame Beaulieu, je vous le promets, répond-il en fixant les mains nerveuses de sa cliente.

De vieilles mains parsemées de taches de rousseur. Les marques indélébiles de la vieillesse. Des mains rouillées pour avoir lavé trop de vaisselle, trop de linge. Des mains fatiguées d'avoir trop travaillé. Des mains pour y pleurer, des mains pour caresser. De vieilles mains. Gilbert l'examine avec attendrissement. Blanche pourrait être sa mère.

La vieillesse est à la fois pénible et belle à regarder. La vieillesse, une drôle de compagne, qui a un œil sur nous dès le berceau. Blanche avait déjà été jeune et jolie. C'était hier et ça ne se voit plus. Elle avait un regard perçant et une mémoire étonnante sûrement, alors

que maintenant, elle ne distinguerait même pas un parapluie d'une horloge à dix mètres.

Blanche Beaulieu est là, devant lui, comme un miroir qui lui dit qu'il sera vieux un jour. Et tout à coup, Gilbert n'a plus du tout envie de rire de son fard à joue appliqué maladroitement ou de son parfum d'un autre temps. Gilbert Millaire n'a plus du tout envie de rire d'elle. C'est trop facile de rire des vieux. Blanche paraît si démunie, si fragile. Un coup de vent et puis plus rien.

— Et c'est combien ? demande-t-elle d'une voix soudainement forte qui tire Gilbert de sa rêverie. Quel est votre tarif ?

Surpris, Gilbert ne s'attendait pas à cette question. C'est toujours ce moment de la rencontre qui est le plus délicat. D'habitude, c'est lui qui expose avec délicatesse et fermeté ses honoraires.

— Le tarif régulier est de 250 \$ par jour, plus les frais.

— Les frais ?

— Oui, l'avion ou le train si je dois me déplacer. Mais ne vous inquiétez pas, ces suppléments sont toujours consentis avant les déplacements pour éviter de fâcheuses surprises à la clientèle. Pour plus de précisions, voici le contrat de la Maison. Prenez le temps de le lire soigneusement.

Après une lecture minutieuse, car Blanche Beaulieu est une abonnée fidèle de la revue *Protégez-vous*, elle déclare :

— Ces conditions me conviennent. Mais combien de jours cette enquête peut-elle prendre ?

— C'est difficile à dire. Chose certaine, une bonne semaine pour bien démarrer l'affaire. Mais je dois aussi vous avouer que, pour l'instant, je suis passablement occupé, car j'ai un contrat de surveillance dans un grand magasin du centre-ville. Je dois donc travailler les jeudis, les vendredis et les samedis jusqu'à la fin de la période des Fêtes. De plus, je termine ces jours-ci un dossier pour lequel je dois vérifier les antécédents d'un futur associé pour une compagnie minière.

— Je sens que ça va traîner, avoue tristement Blanche Beaulieu.

— Je n'ai pas dit ça, au contraire, réplique Gilbert qui, durant une seconde, avait eu peur de perdre une cliente. Confiez-moi l'affaire et croyez-moi, l'enquête sur votre neveu ne traînera pas en longueur. J'en fais une priorité. Dans une dizaine de jours tout au plus, je pourrai vous donner des nouvelles.

— Comme ça, vous faites de la surveillance pour combattre les vols à l'étalage ? demande Blanche Beaulieu revenue à de meilleurs sentiments.

— Oui, la période des Fêtes est particulièrement propice aux vols à l'étalage.

— Les jeunes surtout, n'est-ce pas ?

— Oh non ! vous seriez surprise. La fin de semaine dernière, notre équipe a effectué neuf arrestations et il n'y avait qu'une adolescente dans le groupe. Et encore elle n'avait piqué que des babioles. Le vol à l'étalage, pour les jeunes, est une sorte de jeu, un jeu dangereux, je vous l'accorde, mais il constitue une bravade, un défi avant tout. Le plus souvent, il ne s'agit que de menus larcins, tels que des colliers, des bas, du parfum, des crayons, des CD, etc. La plupart du temps aussi, un avertissement sévère et ils ne recommencent plus.

— Et les vieux, c'est différent ?

— Curieusement, avec eux les vols sont plus importants en valeur marchande, même si un vol demeure toujours un vol. Ils piquent des robes, des vestons, des manteaux, des radios et même des téléviseurs. Souvent, le vol se produit dans les salons d'essayage. Mais les caméras sont là et, en plus, nous sommes sur le terrain.

— Comme cela doit être passionnant d'espionner les clients des grands magasins, soupire Blanche Beaulieu.

— Au début, je ne dis pas, mais ça devient vite lassant. La routine quoi ! Ça me casse un peu les pieds, mais il faut bien que je gagne ma vie et la surveillance m'assure un revenu

régulier. C'est un peu comme faire la circulation pour un policier. Mais enfin, peu importe le travail que l'on exerce, il y a toujours un aspect moins intéressant qu'il nous faut bien supporter. Mais pour en revenir à votre histoire, dit Gilbert qui ne tient pas à raconter sa vie ni à dévoiler les trucs du métier, dans une dizaine de jours...

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé un malheur, coupe Blanche Beaulieu.

— Je l'espère aussi, mais il ne faut pas écarter cette éventualité.

— Il y a quelque chose qui me dit qu'il est sain et sauf, ajoute-t-elle en rédigeant son chèque. Voilà, mon nom et mon adresse ainsi que mon numéro de téléphone sont inscrits en haut à gauche. Dès que vous aurez du nouveau, n'hésitez pas à me téléphoner. Je ne sors jamais, lui précise-t-elle sur le ton de la confiance.

— Comptez sur moi, dit Gilbert en se levant et en lui tendant la main pour clore l'entretien.

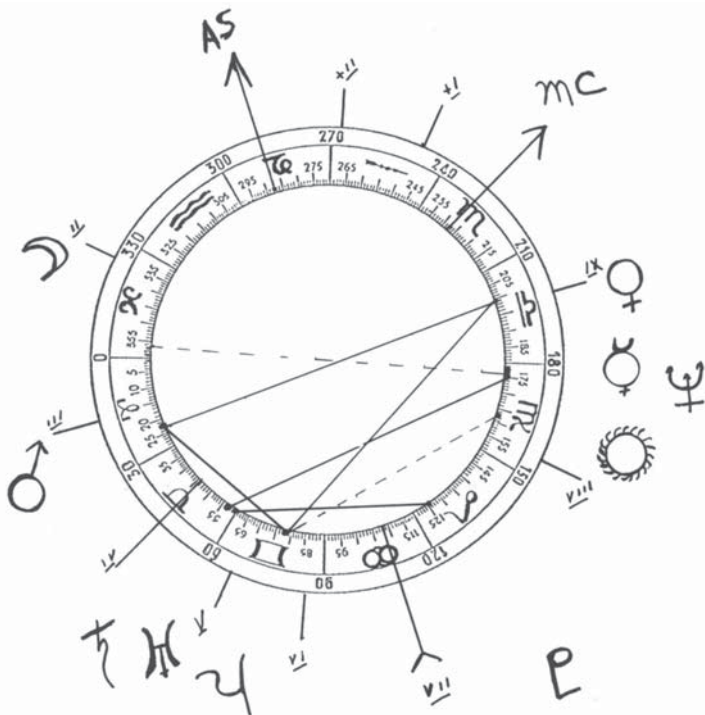
Sa main est petite et nerveuse, un peu froide aussi.

Gilbert Millaire la regarde descendre l'escalier. Il retourne vers son bureau, la tête bourdonnante de la fièvre que provoque chez lui le début d'une nouvelle enquête. Des indices minces presque inexistantes entourent cette disparition pour le moins étrange. Il faudra du temps pour aboutir à des résultats concrets.

CASSE-TÊTE CHINOIS

— Mais par quel bout commencer ? dit tout haut Gilbert. Par quel bout ?

À ce stade-ci de l'histoire, en prenant en considération l'horoscope du jour, que voici :



La carte du ciel de Gilbert Millaire qui est Vierge ascendant Capricorne et sans mettre le nez dans les dernières pages du livre, quelle est la possibilité la plus vraisemblable concernant cette ténébreuse affaire ? (ne cochez qu'une seule case).

CASSE-TÊTE CHINOIS

❑ C'est vrai, Blanche Beaulieu est complètement folle !

❑ Michel Desmarais est couché sur une civière dans un corridor d'hôpital et se remet d'un accident d'automobile.

❑ Michel Desmarais n'a jamais existé.

❑ Michel Desmarais fait partie de l'Association des pères Noël et devrait réapparaître sous peu, après son stage de formation, dans un grand magasin du centre-ville.

❑ Michel Desmarais est en voyage de noces.

❑ Il est au fond du fleuve Saint-Laurent avec trois balles de calibre 22 dans la tête.

❑ Je parie à 8 contre 1 que Gilbert Millaire se met les pieds dans les plats avant la fin du livre, qu'il ne passe pas par Go, qu'il ne ramasse pas 200 \$ et qu'il s'en va en prison.

❑ Je ne pense strictement rien et je fais confiance à l'auteur.

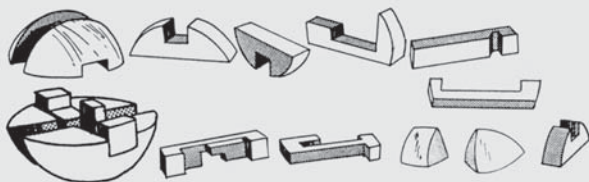
❑ Je donne ma langue au chat.

Et voici maintenant sans frais supplémentaires et toujours pour vous aider à éclaircir cette ténébreuse affaire : l'horoscope du jour de Gilbert Millaire

Affaires : Ça pourrait aller mieux, mais ne perdez pas courage. *Santé* : Attention à la digestion et aux reflux gastriques. *Amour* : Attendez au moins que votre conjoint revienne de voyage. *Finances* : Dépensez moins et il vous en restera un peu plus pour faire des placements judicieux. *Chiffre chanceux* : 7 et le 42 en complémentaire.

- 3 -

Vous tapez
à la machine ?



— **C**ombien ? répète Cécile Avril en fronçant les sourcils de stupéfaction.

— 250 000 \$, répond Marcel Hébert, le directeur de la banque. Un quart de million !

— Et des poussières, ajoute Guy Blais, son adjoint.

— Incroyable ! Et tout ça en plein jour.

— Eh oui ! souffle le directeur en ajustant sa cravate à pois.

— C'est un coup bien monté, explique Guy Blais. Maintenant, avec l'informatique, il est devenu risqué sinon ridicule de commettre un vol à main armée dans une banque. Les chances de se faire coffrer sont grandes et pour 3 000 \$ ou 5 000 \$ ça ne vaut vraiment pas la peine, car c'est à peu de chose près la somme dont les caissières disposent dans leurs tiroirs. Plus besoin maintenant de se salir les mains à percer l'acier ou le béton des coffres des banques, plus besoin d'attaquer les camions de la Wells Fargo ou de la Brinks. Fini le stress du vol à main armée, car les supports électroniques sont, à l'heure actuelle, beaucoup plus vulnérables que les banques et

les camions blindés. Les voleurs, hélas ! ont souvent une longueur d'avance.

— En outre, le vol à main armée sème la terreur chez la clientèle et oblige le voleur à se presser ce qui peut causer des accidents. Par ailleurs, avec les caméras qui sont dissimulées dans la succursale, l'oiseau est vite identifié. C'est donc devenu très risqué et peu payant.

— C'est la vogue du crime à col blanc si je comprends bien, souligne Cécile Avril.

— Exactement, et vous ne croyez pas si bien dire, ajoute Guy Blais.

— Une enquête menée récemment par le Gouvernement canadien, enchaîne le directeur, évaluait les crimes dont sont victimes les systèmes informatisés à plus de quarante millions de dollars par année. Aux États-Unis, il faut multiplier cette somme par dix. C'est astronomique. Ainsi, on peut avoir affaire à des commis de banque qui jouent avec les chiffres pour remplir d'argent un faux compte ou encore à des escrocs qui détournent des livraisons de leur destination vers un endroit où ils peuvent les récupérer. Tenez, l'an dernier par exemple, des malfaiteurs ont détourné pour quelque 3,7 millions de dollars en bijoux et en métaux précieux en programmant à leur bénéfice l'ordinateur chargé de gérer les stocks du groupe diamantaire Sterns à Johannesburg, en Afrique du Sud.

— C'est sans doute plus subtil par l'informatique, mais c'est plus sûr, affirme Guy Blais. Il faut savoir déjouer les systèmes de sécurité informatisés. Mais à mon avis ce que l'homme a créé, l'homme peut aussi le détruire.

— C'est donc quelqu'un de l'intérieur, conclut Cécile. Vous soupçonnez un employé en particulier ?

— Oui et non, hésite monsieur Hébert, mais les statistiques jouent contre nous. En effet, une étude du Standford Research Institute a démontré que 87 % des violations d'ordinateurs avaient leur origine à l'intérieur de l'entreprise et 46 % à l'intérieur même du service d'informatique. Mais pour ses auteurs, le crime informatique n'est pas un crime comme les autres. Une fois pris, la plupart des fraudeurs afficheront une certaine fierté pour leur performance et ne plaideront coupables qu'avec une très forte pression exercée sur eux. J'ai peine à le croire, mais il est fort possible que ce soit quelqu'un de l'intérieur.

— Il est toujours délicat, précise l'adjoint, de nourrir des doutes sur un employé. On n'est jamais sûr de rien ni de personne, vous savez. Il ne faudrait pas que cette personne, à cause de sa réputation ternie, traîne les autorités de la banque en procès.

— C'est pourquoi, poursuit le directeur, nous avons fait appel à vos services pour

enquêter en toute discrétion sur cette affaire. Vous comprendrez qu'il ne faut pas troubler la confiance que nos actionnaires et nos clients nous témoignent. S'il fallait que les médias s'emparent de cette nouvelle et qu'ils charrient le fait qu'une banque peut aisément être volée de 250 000 \$, vous voyez d'ici le tableau.

— Mais vos soupçons ? dit Cécile en revenant à la charge.

— Ils se portent surtout sur l'une de nos employées : Marthe Dupuis, répond Marcel Hébert après quelques secondes d'hésitation. Une employée, si j'ose dire, irréprochable. Un modèle d'assiduité et de compétence. Jamais un mot plus haut que l'autre. Toujours attentive à son travail, minutieuse, silencieuse, bref, une employée parfaite.

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y a une louve dans la bergerie ?

— Elle est absente depuis un mois et elle n'a jamais donné de nouvelles depuis, dit d'un ton tranchant Guy Blais.

— En congé de maladie, tente de préciser Marcel Hébert comme pour la protéger.

— Mais elle n'a pas donné signe de vie depuis, ajoute l'adjoint d'un ton sarcastique plein de sous-entendus. Une maladie étrange qui coïncide avec la production de nos états financiers.

Cécile a l'impression que le directeur et l'adjoint ne sont pas sur la même longueur d'ondes. Comme une espèce de rivalité entre les deux. De la convoitise. Sans doute l'adjoint, jeune et ambitieux, espère-t-il un jour devenir directeur à la place du directeur. Comme Iznogoud qui veut devenir Calife à la place du Calife. Mais il est évident que Marcel Hébert, pour des raisons obscures, mais sûrement honnêtes, semble protéger Marthe Dupuis.

— Comment était-elle la dernière fois que vous l'avez vue ? demande Cécile.

— Elle était fiévreuse et pâle, déclare le directeur. Elle m'apportait un billet signé par son médecin de famille. Marthe souffrait de surmenage et elle devait prendre deux semaines de repos.

— Les heures supplémentaires sans doute ! Les heures supplémentaires qu'elle mettait à tripoter les systèmes informatiques, ricane l'adjoint.

Guy Blais avait-il pris Marthe Dupuis en grippe ou Marcel Hébert portait-il une admiration aveugle à cette employée ? Cécile ne parvient pas à faire la part des choses.

— Et elle est repartie tête basse, poursuit Marcel Hébert. Je lui ai dit : « Reposez-vous bien, Marthe et revenez-nous en forme. On a besoin de vous. »

— Et vous êtes sans nouvelles d'elle ?

— Aucune nouvelle depuis un mois, répond Blais. J'ai téléphoné à plusieurs reprises chez elle : aucune réponse. Je me suis même rendu à son domicile : rien. On dirait que l'appartement a été abandonné. J'ai même pris la peine de bavarder avec quelques voisins. Mais ça n'a rien donné. Ils ne l'ont pas vue depuis plusieurs jours. On dirait qu'elle s'est envolée, volatilisée.

— Et vous croyez que vous avez assez de preuves pour l'accuser ?

— Bien sûr que non, mais les indices sont accablants.

— Avez-vous une photographie d'elle, sa fiche d'identité à la banque, son C.V., ou le billet que le médecin lui a signé pour que je puisse commencer mon enquête quelque part ?

— Bien sûr, je m'empresse d'aller chercher tout ça, dit Blais en traversant la pièce. Je vous apporte son dossier personnel.

— Elle n'a pas repris le travail à la date prévue et elle ne nous a pas avertis, ce qui est contraire à ses habitudes, elle qui était si ponctuelle.

— Depuis combien d'années travaillait-elle à la banque ?

— Depuis un peu plus d'un an. Assez selon moi pour mériter mon entière confiance.

— Quelle était sa fonction ici ?

— Elle était affectée aux prêts personnels et aux prêts hypothécaires.

Cécile examine le tapis beige et brun absolument quelconque. Le directeur trône dans son large fauteuil de cuir noir. Il joue avec son coupe-papier sur le bord du bureau. Curieusement, Cécile remarque que son nom est écrit en grosses lettres blanches sur un carré de formica noir apposé sur un bloc en chêne. Histoire de ne pas oublier qui il est en rentrant le matin, pense Cécile avec un brin de moquerie.

Guy Blais fait alors son entrée dans le bureau avec une chemise beige qu'il remet à Cécile Avril.

— Vous connaissez le traitement de texte ? demande Marcel Hébert à brûle-pourpoint.

— Oui, un peu comme tout le monde, fait remarquer Cécile. Pourquoi ?

— Parfait. Guy et moi, nous avons pensé que ce serait une bonne idée si vous commenciez votre enquête de l'intérieur. Si c'est Marthe Dupuis qui a fait le coup, peut-être avait-elle un ou une complice à l'intérieur.

— Vous n'aurez qu'à remplacer Claudette, la secrétaire de direction, durant quelques jours, ajoute Blais.

— Mais je ne sais pas si je serai à la hauteur.

— Vous ferez semblant de travailler... comme les fonctionnaires, dit Guy Blais à la blague.

— Soyez sans crainte, je vais m'organiser pour ne pas vous donner trop de travail. Comptez sur moi, ajoute le directeur.

— Ce sera ni plus ni moins qu'une couverture pour vous aider à mieux commencer votre enquête. Trois jours seulement : Claudette assiste à l'enterrement d'une vieille tante en Gaspésie.

— Les autres employés n'y verront que du feu. Vous passerez facilement pour une secrétaire que les agences nous envoient de temps à autre.

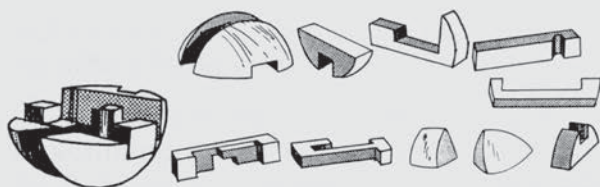
— Tout compte fait, c'est une bonne idée ! dit Cécile. J'accepte. Je commence quand ?

— À la bonne heure, répond Marcel Hébert en lui tendant la main. Vous commencez dès cet après-midi, à treize heures.

— !

- 4 -

Enfin, un chapitre
très court !



— **J**'ai un nouvel emploi ! s'exclame Cécile
Avril en arborant son beau sourire du
dimanche.

— !...?;-*(!), ... / & “ / !!...*

Gilbert Millaire reste bouche bée. Il la regarde, incrédule. Il continue à manger son spaghetti à la viande (c'est le spécial du jour à 8,95 \$ au restaurant *La Grande Bouffe*) les yeux grands comme des billes. Un silence d'ascenseur plane durant un long moment.

— Un nouvel emploi ! balbutie Gilbert décontenancé. Tu me laisses tomber ! Tu quittes *Le Périscope* !

Voyant la déconfiture de son collègue, Cécile ne peut mentir plus longtemps.

— Mais non, je ne te laisse pas tomber. La banque vient de m'engager pour une durée de trois jours afin de commencer l'enquête de l'intérieur pour trouver celui ou celle qui a dérobé 250 000 \$.

— C'est une bonne idée.

* Quel sens remarquable de l'évocation !

— Et toi, avec la vieille, de quoi il en retourne ?

— Un peu de respect pour les clientes, Cécile. Madame Blanche Beaulieu, précise Gilbert, est très inquiète au sujet de son neveu qui a disparu de la circulation depuis quelques semaines...

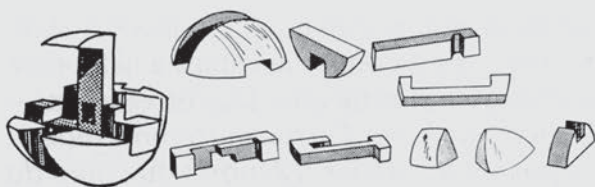
Et bla bla bla...

Généralement, durant l'heure du dîner, les gens racontent ce qu'ils ont fait durant l'avant-midi. Gilbert et Cécile ne sont pas des êtres aussi géniaux qu'ils le paraissent et ils agissent comme tous les autres mortels. Inutile donc de répéter les chapitres deux et trois, mais si le cœur vous en dit, vous pouvez toujours les relire, c'est gratuit.

Un dîner bien banal en somme : spaghetti, salade César et bavardage.

-5-

Quelques jours
plus tard...



Seul dans son modeste bureau, Gilbert se lève et lance le journal dans la corbeille à papier. Puis, comme il le fait souvent, il se dirige vers la fenêtre, tire le store vénitien et pose son pied sur le calorifère. Le menton dans le creux de la main et le coude appuyé sur le genou ; la position idéale pour une puissante réflexion : il me semble que j'ai déjà vu ça quelque part...

— Mais où est-il ? Voilà la question, comme disait Shakespeare.

L'affaire Beaulieu s'avère une intrigue qui le déconcerte et le déroute autant par sa banalité que par sa complexité. Un individu ne peut pas quitter la société aussi facilement pour se refaire une nouvelle vie.

Gilbert jette un coup d'œil sur le journal du matin. Des titres à donner le cafard aux gens les plus blindés. Des titres à sensation. Du sang à la une. *J'ai tué ma femme, mais je ne suis pas un meurtrier. Douze morts au cours du dernier week-end. Augmentation du litre d'essence. Six essais cet hiver pour les missiles Cruise.* La menace

nucléaire, l'inflation, le chômage, les crimes, la famine dans le monde, la guerre à l'autre bout du globe, des sujets déprimants et à la fois les plus banals du monde. Des manchettes qu'on lit sans sourciller. La Terre est devenue, grâce aux médias, un véritable village. Plus rien ne surprend. Tout peut arriver. Le pire comme le meilleur. On lit le journal, on parcourt le monde d'un œil en buvant lentement son café sans se douter que la fin du monde peut survenir lors de la prochaine gorgée. Tout va toujours mal dans le journal.

La lecture quotidienne du journal est devenue un rituel pour Gilbert Millaire. Certains jours, cette lecture le démobilise. D'autres jours cependant, les mauvaises nouvelles le laissent complètement indifférent.

Moscou, Pékin, Kandahar, Washington, c'est si loin ! Faut-il toujours croire les journalistes, les agences de presse ? Ce qui est écrit noir sur blanc ? Faut-il croire ce que l'on ne voit pas ?

« C'est vrai, je l'ai vu, c'était marqué dans le journal », entend-on souvent, comme si cette phrase devait couper court à tous les arguments.

Café, cigarette, journal.

Les pensées de Gilbert Millaire vagabondent comme une abeille dans un jardin de fleurs. L'affaire Beaulieu. Le grand silence blanc

dans sa tête. Les quelques petits interrogatoires superficiels qu'il a effectués au cours des derniers jours n'ont rien donné de particulièrement intéressant.

— Avez-vous déjà vu cet homme ?

— Non, je ne le connais pas.

— Avez-vous déjà vu cet homme ?

— Non, jamais d'la vie !

Il avait posé la même question des dizaines de fois dans les brasseries et les commerces du quartier Villeray. Il avait toujours obtenu le même genre de réponse négative. Certains, devinant une affaire louche et compliquée, regardaient à peine la photo et répondaient tout de suite : « Non », sans hésiter le moins du monde.

Il avait aussi téléphoné dans tous les hôpitaux de Montréal pour savoir si son disparu n'avait pas tout simplement eu un accident. Mais là encore, le score était zéro. Michel Desmarais n'avait pas non plus de casier judiciaire.

C'est dans l'espoir de mettre la main sur un minuscule indice, un filon, n'importe quoi, que Gilbert Millaire prend son cellulaire pour rejoindre Blanche Beaulieu.

La sonnerie du téléphone insiste inutilement. Pas de répondeur chez M^{me} Beaulieu !

« Je suis toujours chez moi, je ne sors pratiquement jamais », se remémore Gilbert et c'est ainsi qu'il se retrouve quelques minutes plus

tard dans sa vieille Honda en direction du modeste duplex de Blanche Beaulieu.



Malgré le soleil qui pète le feu (c'est le cas de le dire !), il y a beaucoup d'ombre et une belle fraîcheur automnale dans la rue Sagard. En été, c'est ce qui fait son charme. Les érables à peine dénudés se laissent bercer dans le grand murmure du vent. Ils se préparent silencieusement à l'hiver blanc. Les rues sont désertes. Les enfants sont à l'école. Il est presque onze heures.

Soudain, au loin, une agitation peu commune. Gilbert gare son véhicule, puis fait quelques pas en direction de l'attroupement en émoi sur le trottoir. On parle à voix basse comme à l'église. Gilbert se fraye un chemin pour entendre les conversations.

— Elle n'était pas si vieille que ça pourtant ?

— C'est le cœur, je pense, qui a flanché. À son âge, c'est tout naturel.

— Depuis quelques mois, on ne peut pas dire que madame Beaulieu allait bien. Elle sortait peu et elle racontait de drôles de choses ces derniers temps.

Toutes les têtes se retournent au même moment. Un fourgon noir comme la mort fait son apparition. Celui de la morgue. Il s'arrête à la hauteur de la demeure de Blanche Beaulieu. Deux hommes en sortent rapidement avec l'air de savoir où ils vont et ce qu'ils y feront.

Moins de quinze minutes plus tard, ils redescendent le petit escalier avec une civière. Le corps de Blanche Beaulieu est enveloppé dans une couverture de laine grise.

Gilbert Millaire s'avance et sort sa carte d'identité professionnelle.

— Attends une minute, dit l'un des deux hommes d'un ton neutre.

Gilbert soulève avec respect la couverture. C'est bien Blanche Beaulieu. Immobile. Ses cheveux blancs, son teint pâle, ses lèvres minces. Et ses taches de vieillesse sur ses mains jointes. Ses doigts cachent à peine son alliance en or. Blanche Beaulieu affiche un drôle de sourire, paisible et détendu. Son visage ressemble à un masque de paix. Sa peau est lisse, presque sans rides, comme une pêche un peu velue et pas encore tout à fait mûre.

La mort ressemble au sommeil.

Vivre, aimer et souffrir pour en arriver là, inévitablement là.

« Tant se démener dans la vie pour en arriver là », se dit Millaire dans un court moment de dépression ou de réalisme. « Mais c'est entre

la naissance et la mort que tout se joue, et ce grand bout-là, il ne faut pas le rater ! »

Mourir. Vieillir. On croit toujours que l'on ne vieillira jamais ou qu'on vieillira mieux que ces vieux-là jusqu'à l'apparition malicieuse et sournoise des premières rides, des premiers cheveux blancs. Alors, à partir de ce moment-là, on se tait et on fait semblant d'oublier que l'on vieillit.

Gilbert Millaire se revoit soudainement à l'âge de douze ou treize ans. *Un samedi d'août. Une chaleur insupportable. Pédaler, suer, monter des escaliers et des escaliers avec des paquets et des sacs plus lourds qu'un piano, des escaliers en tire-bouchon qui n'en finissent plus. Tout ça pour un gros merci ou un petit dix cents donné par des clientes plus généreuses.*

Un samedi d'août. Le premier contact avec la mort. Le messenger d'épicerie Clairmont Fruit Store livre partout dans les couvents, les écoles, les garages et les salons funéraires. Un samedi d'août.

— *Six bananes, une livre de tomates et une douzaine de blés d'Inde pour Magnus Poirier, mon blond et que ça saute !*

— *Magnus Poirier !?*

— *Oui, tu passes par en arrière, pas de problème, y vont t'ouvrir la porte.*

Pédaler, pédaler à reculons si c'était possible.

Trois coups timides sur une porte entrebâillée. Le petit Gilbert entre sur la pointe des pieds. Un

homme dans la cinquantaine, gros, immense, avec un ventre comme un tonneau de bière, lance :

— Par icitte, mon p'tit gars. Mets ma commande su'l'comptoir, j'vas t'payer ça s'ra pas long.

Gilbert obéit. Il pousse la seconde porte, dépose la commande et reste sur le seuil.

Devant lui, un homme nu comme un ver, étendu sur une table en aluminium. Comme ça doit être froid pour la peau. Gilbert ferme les yeux pour ne pas voir le cadavre blanc, légèrement bleu aux mains et aux pieds. Fermer les yeux pour ne pas voir. Mais en un clin d'œil, le petit Gilbert avait tout vu. Une image à jamais gravée dans sa mémoire. Une mémoire jeune et fraîche qui retient tout sauf à l'école. Un homme aux cheveux clairsemés, châtains, les yeux fermés lui aussi, les bras de chaque côté du corps. Poilu comme un ours, mais nu comme un ver. Un ventre bedonnant avec des jambes toutes maigres, des mollets maigrichons et des rotules proéminentes. Le sexe invisible, plein de poils.

— Tiens, tu peux garder l'change.

Six beaux vingt-cinq cents bien ronds, flamboyant neufs. Gilbert calcule rapidement : trente-deux cents de pourboire ! Le plus gros pourboire depuis deux semaines.

Il recule en disant merci deux ou trois fois. Il bafouille. Il fait chaud. Il reprend sa bicyclette et file à vive allure raconter son aventure à André, son patron.

— As-tu eu peur ?

— Non, souffle Gilbert, j'ai pas eu peur, mais j'étais pas brave...

Un samedi d'août impressionnant. Ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre la mort toute nue sur une table d'aluminium.

Depuis ce jour-là, et surtout depuis la mort de son père survenue quelques années plus tard, Gilbert a toujours pensé à la mort. Presque à chaque jour, ne serait-ce que quelques secondes. La mort, la compagne de sa vie. Mais toute sa vie, il essaiera de vivre comme si la mort n'existait pas.

« Mais la mort est inévitable, la mort est universelle, lui disait sa mère. Tout a un début, un milieu et une fin, mon garçon. »

Et dire que son oncle Henri aimait bien, au détour d'une promenade, arrêter dans un salon mortuaire, réciter une courte prière, regarder et toucher la mort et puis converser gentiment avec la parenté du défunt qu'il ne connaissait pas du tout. Certains collectionnent les timbres, d'autres les papillons ; l'oncle Henri, lui, visitait les salons funéraires, histoire d'appriivoiser la mort sans doute.

À peine croyable tout ça et pourtant c'est vrai.

La dizaine de curieux et d'amis rassemblés là sur le trottoir chuchotent et murmurent comme s'il ne fallait pas déranger ce dernier repos fragile comme le rêve.

— Le corps meurt, mais les souvenirs restent.

— C'est bien vrai ce que vous dites là, Juliette.

Le fourgon noir est disparu depuis un bon moment, mais ils restent là, tête basse, à parler de Blanche au passé. À se souvenir d'elle déjà. Les feuilles tombent en plein cœur de l'automne. Bientôt, ils rentreront dîner. Ils auront l'œil sombre et moins d'appétit. Une des leurs les a quittés. Cette disparition leur rappelle du même coup que leur tour approche.

Blanche Beaulieu n'est plus et la rue Sagard est triste. Le vent change de ton. On dirait une plainte.

Gilbert, comme s'il avait tous les droits ou comme s'il était un ami de la famille, pénètre dans la maison sans que personne ne s'en formalise.

Les meubles sont anciens, les papiers peints aussi. L'appartement est vaste et obscur. Blanche vivait seule, comme dans un autre temps. Un vieux téléviseur Admiral trône dans un coin du salon. Les planchers craquent. Ils connaissent toute la vie de Blanche Beaulieu, mais ils ne diront rien. Une odeur de citron flotte dans la maison entière. L'eau du robinet tombe goutte à goutte pour rythmer le temps qui fuit. La visite n'apprend rien à Gilbert, sinon que sa défunte cliente ne vivait pas dans le grand luxe et qu'elle était à des années-

lumière de l'informatique et de la société pousse-boutons. Elle ne semblait pas s'en porter plus mal pour autant.

En ressortant, le détective privé enveloppe du regard, une dernière fois, la chambre de Blanche. Elle dormait à l'avant de la maison, la pièce la plus fraîche en été grâce aux arbres. La première pièce en rentrant à droite du vestibule. Une longue commode impeccablement polie, en noyer, avec cinq tiroirs, un grand miroir, une brosse à cheveux, un chapelet, quelques médailles, des images pieuses. Des cartes postales aussi. Près de la fenêtre, une table basse avec des pattes toutes maigres qui supportent une énorme fougère bien entretenue. Sous la plante, un centre de table en dentelle blanche comme il ne s'en fait plus. Et sur le lit défait – Blanche Beaulieu était morte dans son lit durant son sommeil – il y avait un chat. Un vieux chat sage au pied du lit, les pattes repliées sous lui comme une poule. Un chat noir comme la suie. Une boule énorme de poils et deux yeux jaunes, grands comme deux soleils. Des yeux doux. De longues moustaches. Une bouche que l'on ne voit pas. Le chat est étendu sur le lit défait comme pour protéger le souvenir de Blanche.

Gilbert s'approche doucement sans se méfier. Il aime les chats. Il parle aux chats. D'un geste lent et sûr, sa main se pose sur la tête de

la bête pour la flatter. L'animal ronronne en fermant les yeux. Avec l'extrémité de ses doigts, Gilbert caresse la gorge du chat qui succombe aux délices de cette caresse irrésistible. Les chats sont nés pour être caressés.

Gilbert Millaire prend l'animal dans ses bras et l'amène chez lui. Par amitié pour Blanche Beaulieu. « Si le feu ravageait ma maison, avait dit un peintre célèbre, je sauverais mon chat, car il représente la vie. »

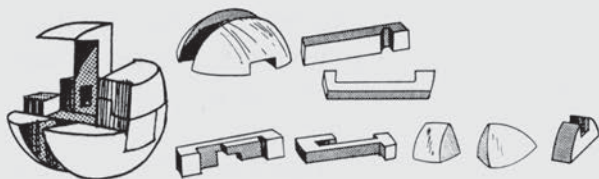
Quelques heures plus tard, on apprend que le chat est une chatte. Et son fils Martin, toujours aussi vif d'esprit, le baptise Blanche.

Gilbert hausse les épaules.

— Une chatte toute noire et tu veux l'appeler Blanche ! Pourquoi pas ! Après tout, c'est un nom aussi beau que Duplessis ou Courte-Queue. De toute façon, ajoute Gilbert, les chats ne comprennent pas leur nom et n'en font toujours qu'à leur tête. C'est pour ça d'ailleurs que je les aime.



C'était beau.
C'était triste.
Tout le monde
pleurait,
même la police



La cérémonie funèbre sera brève et simple. Blanche Beaulieu avait décidé d'être incinérée. Telle était sa dernière volonté.

Peu de gens à la cérémonie. Blanche Beaulieu était pratiquement seule au monde. Quelques amis, des voisines, les mêmes que l'autre jour. Quant à la famille immédiate, il ne restait que quelques cousins lointains aux États et en Ontario qui se souciaient peu au fond de savoir si Blanche était joyeuse ou triste, vivante ou morte.

La cérémonie est si courte qu'ils ne prennent pas la peine d'enlever leur imperméable sombre et trempé. L'atmosphère est glaciale aussi.

Juliette sort son mouchoir. M. Gagnon, pour chasser la nervosité, joue avec le manche de son parapluie automatique. S'il fallait qu'il déclenche par mégarde le mécanisme et qu'il s'ouvre... M. et M^{me} Bouchard ont le regard absent et s'étonnent de ne pas voir le neveu de Blanche.

« La mort est la seule justice, pense M. Chabot. On y passe tous, les riches et les pauvres, les bons et les méchants. C'est là notre seule et maigre consolation. Les clichés et les banalités renferment parfois quand même beaucoup de vérité, continue-t-il à se dire.

Silencieux, le petit groupe fixe l'urne funéraire contenant les cendres de Blanche. Il fait froid. L'air est sec. On ne sait pas très bien où se placer, où mettre ses mains encombrantes. On n'a pas l'habitude. On est toujours maladroît avec la mort.

Pas de fleurs, moins de protocole et pas d'exposition de la dépouille mortelle durant trois jours qui n'en finissent plus. Rapidité et simplicité.

« Quand on y pense, se dit Juliette, les grosses voitures, l'orgie de fleurs, la procession, c'est tellement fou. Mourir en Cadillac, alors qu'on a voyagé toute sa vie en autobus, quelle aberration ! Redonner au mort le sourire d'un vivant... une façon comme une autre de vouloir prolonger la vie et de se moquer un peu de la mort. Embaumer les morts pour avoir l'impression d'avoir le dernier mot. Une coquetterie bien inutile pour nous faire croire que la mort est belle. »

Gilbert Millaire est là. Nul ne s'étonne de sa présence. On ne l'avait jamais vu auparavant, mais on ne se surprend pas de le voir

deux fois en autant de jours. Ce doit être un parent lointain, se dit-on. Gilbert se tient à l'écart. Il observe, il écoute, il enregistre. Malheureusement pour lui, personne ne ressemble de près ou de loin au neveu de trente-cinq ans. Les gens présents sont tous de la génération de Blanche Beaulieu.

En les regardant, Gilbert se souvient maintenant que Michel Desmarais, le neveu de Blanche, habite au-dessus de chez elle. Mais où donc avait-il la tête ? Quel détective à la gomme !

« Dès que la cérémonie sera terminée, je file là-bas », se dit Gilbert.

« Est-ce que l'on met autant de temps à mourir qu'à naître », se demande Juliette en essayant de percer le secret de l'urne qui contient les cendres de Blanche. Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

La cérémonie vient de se terminer et que pensez-vous que Gilbert Millaire est en train de faire ?

Levez votre main avant de répondre...



Gilbert Millaire aurait visité le Musée des beaux-arts de Montréal qu'il en aurait su tout autant sur la vie de Michel Desmarais.

Un appartement presque vide. Rien d'intéressant. Un réfrigérateur qui sent le renfermé. Des garde-robes qui sont devenues le paradis des araignées. Des tiroirs aussi désertiques que le Sahara. Pas l'ombre d'un vêtement. Michel Desmarais est-il un adepte du naturisme ? Aucun objet de valeur. Pas de radio, de magnétoscope ou de lecteur DVD. Le téléphone est hors service. Il y a bien quelques meubles, mais ils sont dignes des disciples d'Emmaüs.

« Il ne s'agit pas d'une disparition accidentelle », se dit Gilbert.

Le curieux visiteur ressort de l'appartement, déconfit, songeur, consterné, désesparé, démonté, penaud, pantois (Quel vocabulaire ! On dirait que j'ai un dictionnaire des synonymes à portée de la main !), pensif, préoccupé et rêveur, mais pas nécessairement dans cet ordre !

— Mais où a-t-il bien pu passer ?

Un océan d'interrogations. Une aiguille dans une botte de foin. Pire ! Une aiguille qu'il faut retrouver dans un tas d'aiguilles. Un homme à repérer dans une mer humaine. Un homme qu'il faut retrouver pour l'honneur, pour le souvenir de Blanche Beaulieu. Le retracer pour lui remettre les 8 000 \$ qu'elle lui laisse en héritage. Huit mille dollars et un chat tout noir. Tel est le testament de Blanche Beaulieu. Le reste de ses effets personnels avaient été remis à des œuvres de charité.

CASSE-TÊTE CHINOIS

Pourquoi Blanche Beaulieu tenait-elle donc autant à ce cher neveu ? Était-ce la seule bouée qui lui restait ? Hélas, son bâton de vieillesse lui avait fait faux bond il y a quelques semaines, au moment sans doute où elle en avait le plus besoin. Toute cette aventure l'avait-elle fait mourir ?

Attiré par l'odeur de l'héritage, Michel Desmarais referait peut-être surface ? C'est ce que Gilbert Millaire souhaite. Et pour être bien certain de ne pas rater son coup, le futé détective place un message avec une photographie de la défunte dans les colonnes nécrologiques des médias métropolitains.

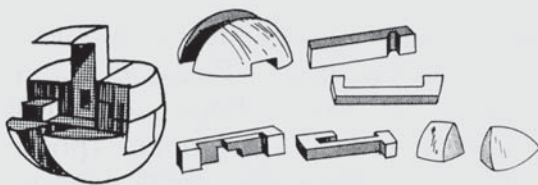


Madame Blanche Beaulieu de Montréal est décédée le 12 novembre. Âgée de 72 ans, elle laisse dans le deuil son neveu Michel Desmarais, le seul survivant de la famille.

Michel Desmarais est disparu depuis trois semaines. Toute personne pouvant donner des renseignements concernant ses allées et venues est priée de communiquer avec M. Gilbert Millaire en téléphonant au numéro 555-567-8910.

- 7 -

Une petite soirée
tranquille chez
les Millaire



Gilbert s'est réfugié dans un coin du salon. Le téléviseur est allumé. Les acteurs se débattent tant bien que mal dans un téléroman banal et fleur bleue. Mais Gilbert n'écoute pas. Les bons gagnent toujours et ça se ressemble trop d'une semaine à l'autre.

Deux questions se bousculent dans sa petite tête : pourquoi Michel Desmarais a-t-il disparu et comment ? Pour lui, il devenait de plus en plus certain que Michel Desmarais avait fui quelque chose, qu'il avait échappé à une menace quelconque. Mais comment lui mettre la main dessus ? Fuir, vouloir changer de vie, qu'est-ce qui a bien pu pousser Michel Desmarais à agir de la sorte ? Une femme ? La mafia ? Deux questions bourdonnent dans sa caboche : Pourquoi ? Comment ? Comment ? Pourquoi ? Et s'il se cachait à deux pas d'ici ? C'est toujours possible. Tout est possible. Il y a tellement de gens qui ressemblent à Michel Desmarais ces jours-ci. Et comme la méchante sorcière dans *Blanche-Neige*, Gilbert a envie de se pla-

cer devant son miroir en disant « Miroir, miroir, dis-moi où se cache Michel Desmarais. »

Martin fait son entrée dans le salon en s'emparant de la zappette et commence à pitonner sans arrêt afin de trouver une émission à son goût. La patience de Gilbert est mise à rude épreuve. Un long soupir, que Martin confond avec un grognement, vaut mieux qu'un long discours sur la montagne.

— Mais tu ne la regardais pas...

— C'est vrai, mais les émissions de ce genre m'aident à réfléchir. Au fait, Véronique a téléphoné et elle demande que tu la rappelles.

— Quand ça ?

— Ce soir. Elle a téléphoné vers cinq heures, tu n'étais pas encore rentré. Je m'excuse, je viens juste d'y penser, mais je ne crois pas que c'était urgent.

Véronique. Pour Gilbert, il s'agissait de la jeune fille qu'il avait rencontrée l'autre jour au dépanneur. Elle portait des jeans si serrés qu'il se demandait bien comment elle s'y prenait pour y entrer et pour en sortir.

Véronique. Oh ! Véronique. Pour Martin, elle représentait le charme en personne. Un sourire espiègle et un regard à faire chavirer les cœurs. Mais allez donc expliquer ça à des vieux de quarante ans !

— Bon ! j'y vais.

— Où ça ?

CASSE-TÊTE CHINOIS

— Téléphoner à Véronique, voyons.

— Fais un effort pour ne pas parler durant deux heures au téléphone. Comme je ne fais pas exclusivement du neuf à cinq, il se pourrait que je reçoive un appel important. De toute façon, ta mère peut aussi téléphoner, on ne sait jamais. Cette manie que vous avez, les jeunes, de parler durant des heures et des heures au téléphone. Est-ce que je faisais ça, moi, quand j'étais jeune ?

— Bien sûr que non... Puisque le téléphone n'était pas encore inventé, ricane Martin.

— Quel humour, souffle Gilbert en hochant la tête.

Après quelques minutes, Martin revient au salon.

— Déjà ! s'exclame son père.

— Mais oui, juste pour te contredire. Véronique avait un problème de maths et elle voulait vérifier sa réponse avec la mienne.

— Difficile ?

— Non, il s'agissait de répondre à la question suivante : si un litre d'essence coûte 1,56 \$ et que votre réservoir contient 58 litres, quel sera, au kilomètre, le coût d'un voyage de Montréal à Québec ?

— Simple comme bonjour ! Dans mon temps, on demandait en plus l'âge du conducteur. Au fait, as-tu terminé tes devoirs ?

— Bien sûr, père, répond moqueusement Martin. Je suis un élève consciencieux.

— Laisse-moi te dire que ça ne transpire pas beaucoup dans tes bulletins ! En français surtout, franchement. Tu devrais lire un peu, cela augmenterait ta vitesse de lecture et ton niveau de compréhension. Et cela te détendrait aussi. Tiens, un bon livre, *Le visiteur du soir*, par exemple.*

— Lire, lire, vous n'avez que cela à la bouche. Lire, alors qu'il y a deux cents chaînes de télévision, des jeux vidéo et Internet à l'école, etc. Lire, on dirait que vous voulez nous forcer à revenir à l'âge des cavernes !

Gilbert connaît bien le tempérament de Martin et c'est pourquoi il ne monte pas sur ses grands chevaux. Martin aime bien piquer les adultes et il ne s'en prive pas.

— Mais lire, ça façonne l'imagination, ça détend, ça renseigne. Lire, c'est vivre, lire c'est passionnant.

Martin ne semble pas du tout convaincu.

— Et toi, à part les journaux, que lis-tu ?

— Euh... Euh... Eh bien ! bafouille Gilbert pris au piège, je lis un livre intitulé *Mémoires d'une amnésique* et c'est très intéressant. Je suis rendu à la moitié du livre. Ça t'en bouche un coin, hein ?

* Difficile à placer celle-là, c'est mon éditeur qui va être content.

— Tu m'en feras un résumé ensuite, dit Martin à la blague.

Le silence est imparfait. Le téléroman a fait place à un autre, mais on dirait que c'est le même. Il n'y a que les messages publicitaires qui ont changé.

— Et avec Véronique, ça gaze ? demande Gilbert à brûle-pourpoint.

— ...

— Il me semble que je viens de trouver le moyen de te faire taire. C'est bon à savoir. Tu sais, en tant que « *bon père de famille* », je peux répondre à toutes tes questions. Tu peux profiter pleinement et gratuitement de ma vaste expérience...

— C'est déjà l'heure des cigognes, des feuilles de chou et du sermon sur l'abeille, le pollen et les fleurs ?

— Très drôle. On ne peut pas parler sérieusement avec toi.

— À l'école, il y a une infirmière qui fait le tour des classes pour nous expliquer tout ça.

— Très bien. Très bien, je n'insiste pas. C'est au cas où tu aimerais avoir une infirmière le soir ou des cours privés. C'est pour te dire aussi que si tu as envie de parler, je suis là et que tu peux me considérer comme un ami.

— Papa, des amis, j'en ai beaucoup, mais je n'ai qu'un seul père, alors...

Gilbert s'approche de son fils, pose la main sur son genou pour lui dire :

— Tu as raison, et je n'ai qu'un fils... heureusement, soupire-t-il.

Au-delà de l'humour et du sarcasme, des liens profonds existent. Des regards qui en disent long sont échangés. Gilbert regarde Martin droit dans les yeux. Il ne bouge pas. Des regards francs et directs. Mais où a-t-il pu aller dénicher des paroles coup-de-poing comme celles-là ? Décidément, Martin le surprendra toujours. Un taureau, ce Martin, alors que lui, lorsqu'il était jeune, était plutôt du genre carpe. Mais en ce temps-là, c'était l'âge du silence, alors que, maintenant, c'est l'âge de la parole.

— Tu regardes encore la télé ? demande Gilbert en se levant.

— Je ne sais pas.

— Moi, je vais aller faire un tour. Prendre une bière, me changer les idées, car toute cette histoire me stresse un peu beaucoup.

— Quelle histoire ?

— Je dois retrouver un type, Michel Desmarais, qui s'est volatilisé dans la nature il y a plusieurs semaines. C'est sa tante qui défrayait le coût de l'enquête et elle est morte il y a quelques jours. Or, tout ça, la vie, les problèmes des autres m'influencent... mais je suis payé pour ça. J'aimerais prendre l'air pour faire le point.

— Ouais, fait Martin d'un air embarrassé. Avant de partir, j'aimerais que tu m'avances quelques dollars sur mon argent de poche de la semaine prochaine.

— Tu m'as déjà fait le coup il y a deux semaines. Et cette fois-ci, c'est pour quelle raison ?

— C'est parce que...

— Parce que quoi ?

— Eh bien voilà ! on voulait aller à la Rou-lathèque pour faire du patin demain soir et ça coûte des sous : l'autobus, la bouffe...

— Combien ? demande Gilbert en se remémorant les après-midi où il patinait, à l'aréna du coin, en fredonnant des chansons anglaises dont il ne savait même pas la signification des paroles, mais qu'il connaissait pourtant par cœur.

— J'y vais avec Véronique. Luc, Gabrielle, Stéphane et Louise viennent aussi. Dix dollars, ça devrait suffire. Véronique paye ses dépenses, précise Martin pour que le portefeuille de son père s'ouvre plus facilement.

— Tiens, en voilà huit et tu me copieras trois fois : L'argent ne pousse pas dans les arbres.

— Merci, p'pa, tu es chic.

Gilbert, le père, apprécie cette remarque chaleureuse. Si Martin le dit, ça doit être vrai. Il endosse son imperméable, se dirige vers la porte en prévenant Martin :

CASSE-TÊTE CHINOIS

— Verrouille bien la porte après mon départ et rassure-toi, je ne rentrerai pas tard. D'ici une heure ou deux, le temps d'essayer de voir clair dans toute cette affaire.

Martin hoche la tête.

Même s'il avait le choix, Martin ne changerait pas de père.

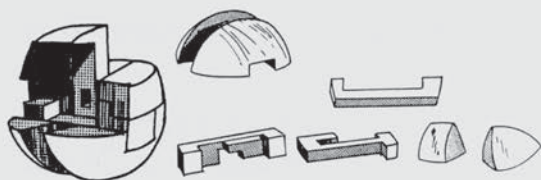
中

L'argent ne pousse pas
dans les arbres. L'argent
ne pousse pas dans les
arbres. L'argent ne pous-
se pas dans les arbres.

và là!
Martin.



Vous resterez
après la classe !



« Pas beaucoup de travail, qu'il disait, vous ferez semblant de travailler comme les fonctionnaires, avait-il ajouté, il y a trois jours. »

Cécile Avril a son voyage. Une dizaine de lettres à dactylographier avec ses doigts malhabiles qui s'emmêlent sur le clavier, des dizaines de documents à photocopier, à classer, répondre au téléphone, accueillir les clients... et surtout, surtout une enquête à mener, car après tout elle était payée pour ça. Enquêter, dénicher des indices, en s'efforçant tant bien que mal d'être à la hauteur du poste de secrétaire de direction. Il fallait être prudente. Avoir le sourire collé aux lèvres, l'œil ouvert, être affable avec tout le monde dans l'espoir d'apprendre des choses.

Marcel Hébert et Guy Blais semblent pour l'instant satisfaits et c'est ce qui compte le plus.

Cécile Avril déteste manger des sandwiches au jambon, fromage, salade et moutarde, surtout si c'est elle qui les prépare. Son travail de secrétaire lui laisse en fait peu de temps

pour enquêter véritablement sauf durant les pauses-café et la période du dîner. Mais c'est tout de même durant les repas que l'enquête progresse le plus.

En effet, Carole Roy, une caissière aussi mignonne que volubile, ouvre sa mémoire à Cécile Avril.

En peu de temps, elle s'était liée d'amitié avec Marthe Dupuis. Marthe l'aimait beaucoup. C'était réciproque.

— Elle était toujours pleine de gentillesse et d'attentions envers moi. Douce, chaleureuse. De compagnie agréable. On dînait souvent ensemble dans la cuisinette des employés.

Cécile écoute attentivement et invite Carole du regard à se confier davantage. Puis, elle entame son sandwich au jambon en se gardant bien d'interrompre son témoin privilégié.

— Marthe Dupuis était quand même une drôle de fille. Taciturne de nature, elle ne parlait pas à tout le monde. Elle était réservée, silencieuse, vaillante au travail, rien à redire là-dessus.

— Elle était célibataire ?

— Oui.

— Un peu vieille fille ? pousse plus loin Cécile.

— Oui, avoue Carole. Ce n'était pas le genre discothèque. Mais elle était si gentille, ajoutez-elle comme pour la défendre. Ce n'est pas

parce que l'on est célibataire à 35 ans que l'on est vieille fille pour autant. Elle avait ses raisons pour vivre seule, j'imagine. C'est surtout dans la tête que l'on est vieille fille, non ?

Cécile approuve pour faire avancer la conversation.

— Elle s'habillait comment ?

— D'une manière très neutre, très classique. Aucun décolleté suggestif, des blouses à manches longues boutonnées jusqu'au cou. Toujours en pantalon. On ne l'a jamais vue en robe !

— Jamais !

— Oh ! si, une fois. C'était à Noël dernier lors du party de bureau. Guy Blais, qui passe son temps à harceler et à agacer tout ce qui est femme et tout ce qui bouge, l'avait prise en grippe dès la première semaine. Je ne veux pas l'excuser, mais ce sont des choses qui arrivent. Sans qu'on sache pourquoi, il y a des gens dont la gueule ne vous revient pas. Sans raison. Juste comme ça. M. Blais la narguait souvent pour un rien, la ridiculisait, la blessait. Toujours une mauvaise blague au sujet de sa coiffure, de sa tenue vestimentaire ou concernant ses jambes qu'il n'avait jamais vues, mais qu'il disait croches à faire peur aux enfants, et j'en passe.

— Je vois le genre. Un vrai macho doublé d'une langue de vipère.

— Détestable au plus haut point. Or, Marthe, l'après-midi précédant le party, s'était

absentée. Guy Blais riait à gorge déployée en disant qu'elle avait peur des partys. Il parlait, parlait, mais il était le seul à s'écouter. Finalement, à la surprise générale, Marthe Dupuis se pointe vers quatre heures. Resplendissante, superbe, maquillée comme une actrice, transformée des pieds à la tête, et... en robe ! Tout le monde la complimentait. Marthe avait fait des folies. Ce fut une soirée mémorable. Vin, cadeaux, buffet, danses et plaisanteries. On s'est amusées comme de vraies folles. Ce fut d'ailleurs à partir de ce soir-là que Guy Blais ne lui adressa plus la parole. Il lui expédiait des notes de service par courriel ! Mais toutes les filles étaient contentes que Marthe Dupuis lui ait rivé son clou. Tout le monde n'attendait que ça et c'est Marthe qui l'a fait.

— « Faut qu'il y en ait une qui le fasse », comme chantait Diane Dufresne. Et M. Hébert dans tout ça ?

— Oh ! lui, impeccable, toujours correct. Il a toujours apprécié Marthe. Elle effectuait du bon travail et n'hésitait jamais à faire des heures supplémentaires s'il le fallait. Il l'aimait bien.

Un court silence habille la petite cuisine du personnel. Il faut bien manger un peu.

— Une drôle de fille tout de même, cette Marthe Dupuis. Je l'aimais bien. Et puis, chuchote Carole, je peux bien te le dire, il y a des

jours où je me demandais si elle n'avait pas le béguin pour moi.

Puis elle ajoute, après une pause :

— Ça me surprend et ça me décoit un peu qu'elle soit partie comme ça, sans me dire bonjour, poursuit la jeune caissière avec une pointe d'orgueil blessé. Une drôle de fille, répète Carole.

— D'après toi, pourquoi Marthe Dupuis aurait-elle disparu ?

— Depuis quelques semaines, les employés spéculent beaucoup au sujet de cette disparition. Certains la soupçonnent d'avoir détourné des fonds de la banque. On parle de 400 000 \$.

Cécile Avril n'est pas surprise du tout par cette exagération. Bientôt ce sera un million et, en plus, Marthe aura séquestré en prime le petit-fils de M. Hébert.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas si Marthe aurait pu voler une telle somme. C'était une employée modèle qui travaillait bien. Mais tout est possible aujourd'hui et je ne mettrais pas ma main au feu pour dire qu'elle n'est pas coupable. Je ne sais pas, jette évasivement Carole. Les gens sont si surprenants, étonnants et décevants parfois... Mais on dirait que tu travailles pour la police, ma foi, coupe soudainement la jeune caissière en souriant.

— Mais non, mais non, répond Cécile Avril. Mais qu'est-ce que tu vas chercher là !

— Il sera bientôt une heure cinq, remarque Carole. Vite, il faut que je file.

— Moi aussi, j'ai beaucoup de travail et comme je pars ce soir, dit Cécile, je n'ai pas de temps à perdre.

Puis, en tendant la main vers Carole, la détective ajoute :

— Si j'étais restée ici plus longtemps, je crois que nous serions devenues amies.

Carole rougit. Une telle marque d'attention la touche.

— Tu es une chic fille, Cécile.



Coups de téléphone, photocopies, lettres, courriels, quelle routine astreignante. Cécile est débordée.

Marcel Hébert, aussi frais qu'une rose à cinq heures du soir qu'à neuf heures du matin, s'approche du bureau de Cécile et lui lance sèchement :

— Vous viendrez me voir à cinq heures. J'ai à vous parler.

L'ordre est catapulté. Carole et Louise, les deux caissières les plus près du bureau de Cécile se regardent en silence en se demandant bien pourquoi M. Hébert s'attaque ainsi à Cécile Avril.

Cécile retient son rire. La comédie est bien jouée. La voix de Marcel Hébert lui rappelle celle de son prof de 5^e année qui lui avait déjà dit à quelques reprises : « Cécile, la forte tête, vous resterez après la classe. »

Cinq heures sonnent. L'heure de la libération. La pluie qui fouette les joues. L'autobus qu'on attend. Le métro bondé de monde qui pousse, qui tire, qui vous marche sur les pieds. Une forte odeur de transpiration et d'eau de Cologne à bon marché qui flotte dans l'air. La mauvaise haleine. La fatigue, les pieds enflés. Pour Cécile, tout ce cirque de cinq heures sera retardé d'une heure. Pour l'instant, elle savoure à petites gorgées le café préparé par Marcel Hébert, le charmant directeur.

Pour sa part, Guy Blais sourit. Il contemple discrètement les jambes ravissantes de Cécile. Des coups d'œil qu'il ne peut s'empêcher de donner de temps à autre. Il est impossible de se barricader contre le regard. L'employée temporaire et un peu spéciale s'aperçoit de tout, mais elle ne dit rien. Cécile est trop préoccupée à déguster ce moment de détente divin. Un peu plus et elle ôterait ses chaussures qui la font tant souffrir.

— Et puis, lance Marcel Hébert pour ouvrir la conversation, ces trois premiers jours d'enquête ont été profitables ?

— Oui, répond Cécile. Je suis en mesure de vous faire un rapport assez étoffé sur l'affaire. Bien sûr, ce ne sont que des renseignements parcellaires, des indices qui peuvent sans doute nous mener au coupable. J'ai beaucoup appris au cours de ce bref séjour ; beaucoup plus que je ne l'imaginai même.

Marcel Hébert et Guy Blais sont muets de ravissement.

— Premièrement, j'ai fouillé la case de Marthe Dupuis. J'ai trouvé une trousse de maquillage, un peigne, un foulard de soie bon marché, un rasoir pour dames et des notes de cours en informatique.

— C'est bien ce que je vous disais, monsieur Hébert, jubile Guy Blais, Marthe Dupuis a manigancé son coup de longue date et nous a tous endormis avec ses airs de vieille fille respectable. Cherchez la femme, je vous l'ai toujours dit, cherchez la femme...

Agacé, le directeur lui fait signe de se taire.

— Poursuivez, mademoiselle Avril.

— Ces notes de cours, je l'avoue, sont très compromettantes. Mais elle pourra toujours alléguer devant la cour le droit au perfectionnement.

— C'est ce que je crois, répond tout bas le directeur. Votre enquête vous a-t-elle révélé autre chose d'important ?

— Le billet du médecin est faux.

— Quoi ! bondit Marcel Hébert, incrédule.

— Oui, archi faux. Je me suis renseignée auprès du Collège des médecins et il est formel, il n'y a pas de médecin du nom de Jean Bousquet sur le boulevard Saint-Laurent, pas plus qu'à Montréal d'ailleurs.

— C'est le bouquet !

Marcel Hébert est sidéré. Tout coïncide. Tout s'emboîte trop parfaitement pour laisser un doute s'infiltrer. Marthe Dupuis l'a dupé et maintenant elle est au large.

Guy Blais épie la réaction volcanique de son directeur. Marcel Hébert fulmine.

— Je vous l'avais bien dit...

— Ah ! vous, Blais, ça suffit !

Puis reprenant son calme, le directeur de la banque ajoute :

— Devant tout ça, je ne vois qu'une chose. Il faut que vous me retrouviez Marthe Dupuis le plus tôt possible et la faire avouer. Quand je pense à sa complaisance, au fait qu'elle suivait des cours d'informatique pour mieux nous berner, c'est trop. Vous avez carte blanche, mademoiselle Avril. Mais comment ai-je pu être aveugle à ce point ? crie-t-il en frappant le bureau avec sa main ouverte.

Le silence est imposant. On n'ose pas interférer dans les réflexions à voix haute du directeur.

— Cinq mille dollars si vous lui mettez la main au collet, conclut Marcel Hébert.

Cécile Avril s'imagine tout de suite en chasseuse de primes. Cinq mille dollars, une jolie somme pour remuer ciel et terre.

— C'est tout ? demande le directeur. Votre rapport contient-il d'autres informations ?

— Non, pour l'instant c'est tout. Je vais poursuivre mon enquête auprès de sa famille, de ses amis et de son entourage pour trouver une autre piste.

— On se revoit dans une semaine alors, propose Marcel Hébert. Cependant, s'il y a du nouveau, n'hésitez pas à me téléphoner.

— Bien sûr.

— Je vous raccompagne ? demande galamment Guy Blais.

— Ce n'est pas la peine, j'habite à deux pas du métro.

— Un apéro alors ? insiste l'adjoint en l'aidant à mettre son imperméable pour profiter de l'occasion de s'approcher d'elle davantage et humer son délicieux parfum.

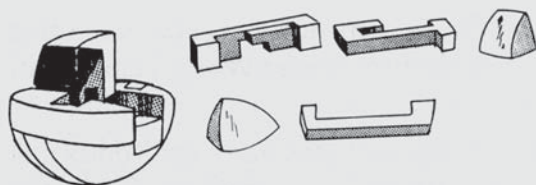
— Non merci... jamais durant une enquête.

Cécile adresse un large sourire au directeur, tourne les talons, puis quitte le bureau sans laisser le temps à Guy Blais de répliquer.

Et vlan dans les gencives !



Ma ! encore
un peu de wiz,
señor ?



Le lendemain

— Je t'invite au restaurant, propose Gilbert au téléphone.

— Encore ! sursaute Cécile à l'autre bout du fil. Tu crois qu'on en a les moyens ?

— Sûrement, si tu ne prends pas deux fois un peu de tout. Je veux surtout en profiter pour faire le point avec toi sur l'affaire Beaulieu, car je nage dans un encrier. Cette affaire est un véritable casse-tête chinois*.

— O.K. On se retrouve au restaurant chez *Wang Tchoan Hi* (prononcez Wang Tchoan Hi, avec des biscuits salés dans la bouche c'est plus facile, vous verrez !) dans le quartier chinois.

— Parfait, d'autant plus que c'est à deux pas du bureau. Je t'attendrai là sagement. Et si dans trois heures tu n'es pas arrivée, je lance la police à tes trousses. Ciao !



* Et voilà comment on choisit un titre. Simple, hum !

L'air du quartier chinois de Montréal sent le riz sec et le soya. C'est toute la Chine dans le creux de la main. Les petites rues, les maisons basses. Un peuple placide. Des yeux noisette et un sourire aussi poli qu'éternel. Un quartier que l'on dit louche à l'heure où Cendrillon doit rentrer au bercail.

Le quartier chinois est un quartier unique, replié sur lui-même. La pègre chinoise s'est vite accaparée du domaine immobilier. Par ailleurs, le Chinatown constitue le refuge tout trouvé pour des immigrants illégaux. Sa population est aussi composée d'un bon nombre de vieillards. Maisons de jeux clandestines, prostitution, extorsion de fonds pour une protection bidon, la police est au courant de tout cela, mais elle demeure impuissante. Il ne suffit pas de savoir. Impuissante, comme un vendeur d'aspirateurs à qui l'on aurait fermé la porte au nez. Un quartier si refermé sur lui-même que la seule solution demeure de former des policiers chinois pour percer la loi inviolable du silence.

Le restaurant *Wang Tchoan Hi* est un restaurant populaire et très fréquenté à cause de sa bonne cuisine bien sûr (sans e), mais surtout à cause de ses prix abordables presque « ridicules ».

Gilbert Millaire pousse d'un geste volontaire la porte du restaurant.

Il aurait eu devant lui pour l'accueillir un Chinois de petite taille avec le sourire aux lèvres et une serviette blanche pliée sur son bras qu'il n'aurait pas été surpris. Mais en lieu et place : un solide gaillard de race noire d'au moins 1 mètre 90, pantalon noir, chemise blanche et cravate noire. Une carrure athlétique, un joueur de ballon-panier sûrement qui joue du sax le soir à *L'air du temps* pour arrondir ses fins de mois.

Gilbert a le rire au bord des lèvres et il se retient du mieux qu'il peut, c'est-à-dire mal. Un serveur noir dans un restaurant chinois, on aura tout vu ! Mais il faut avouer aussi que la cuisine chinoise n'est plus ce qu'elle était et qu'elle s'apparente de plus en plus aux mathématiques (nous allons prendre le numéro 4 pour 2).

— Malgré les apparences, affirme Gilbert, nous sommes deux.

— Si on veut bien me suivre, fait le grand serveur.

Des cheveux frisés et noirs comme l'Afrique. Un nez large, des narines proéminentes. Des lèvres qui s'ouvrent pour dessiner un sourire vaste et beau comme un clair de lune. Des dents splendides, blanches, immenses. « Un sourire digne d'une publicité de dentifrice », pense tout bas Gilbert.

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici ? demande le client.

— Deux mois. Je remplace quelqu'un en congé de maladie. Je sais que ça peut paraître bizarre un Noir dans un restaurant chinois, mais il faut bien gagner sa vie, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison, mais la surprise est si étonnante. Je vous promets de ne plus rire. Excusez-moi.

— Mais y pas de mal. J'imagine que c'est comme voir un Blanc dans un orchestre de Noirs, ajoute le serveur d'un ton comique. Et, si l'on y pense bien, l'Afrique ce n'est pas tellement loin de la Chine.

— De toute façon, souffle Gilbert, avec la taille que vous avez, les clients ont avantage à rester polis.

Sur ces entrefaites, Cécile a rejoint Gilbert à sa table.

Cécile porte un magnifique tailleur vert émeraude. Une écharpe de soie jaune autour du cou lui donne l'air d'une vraie comtesse. Pour 109,96 \$, c'est donné ! Des souliers noirs et des bas de nylon de même teinte complètent cet ensemble qui fait tourner les têtes et chavirer les cœurs.

Cécile regarde droit dans les yeux l'armoire à glace qui lui demande ce qu'elle va prendre comme entrée.

— Je n'ai pas très faim, dit Cécile. Je prendrai une soupe Won Ton, deux eggs rolls, beaucoup de riz et une salade verte.

— À défaut de pâté chinois, je prendrai le numéro 12, répond Gilbert en choisissant un chiffre au hasard, pour le plaisir de la surprise.

Cécile regarde le garçon de table s'éloigner vers la cuisine en admirant cette démarche qui ressemble à s'y méprendre à une danse. Les fesses du serveur sont rondes et joyeusement bombées.

— On dirait que les Noirs ont un ipod collé en permanence sur les oreilles quand ils marchent, lance Cécile. Quelle allure ! Beau garçon aussi !

— Hum ? Suis-je de trop ? s'enquiert Gilbert.

— Mais non. Mais non, tu sais fort bien que j'ai toujours eu un faible pour les gens de couleur.

— ... le blanc, ce n'est pas une couleur ?

Le serveur de la table 9 entre dans la cuisine et commande :

— Un numéro 12, une Won Ton, deux eggs rolls avec beaucoup de wiz et une salade verte.

— Bien, dit Yves Bélanger, le chef cuisinier. J'te prépare ça tout de suite. Ça sera pas long.

Décidément, il n'y a pas beaucoup de Chinois dans ce restaurant chinois. Le cuisinier est québécois, les deux serveuses, anglaises ; le plongeur, vietnamien, et le garçon de table est un Noir. Il s'appelle Bill White et c'est un Jamaïquain né à New York.

— Bon, il me semble que tu m'avais invitée pour me parler affaires, précise Cécile pour ramener la conversation sur un terrain plus professionnel.

— Oui, dit gravement Gilbert. D'abord une mauvaise nouvelle... Blanche Beaulieu est décédée.

— Assassinée ou...?

— Non, la mort est naturelle.

— Et que comptes-tu faire avec l'enquête. Poursuivre ou abandonner ?

— Je dois t'avouer, Cécile, que j'hésite depuis un bon moment, mais je crois que le mystère entourant cette affaire me fascine. Le cas Beaulieu est un dossier irrésistible, mais décourageant par bouts. On ne sait pas par où commencer. J'ai vérifié auprès des compagnies aériennes, auprès des hôpitaux. Rien. J'ai interrogé les voisins du quartier. Rien d'intéressant non plus. Les pistes se dérobent comme des veines fuyantes.

— Alors ?

— Alors, je pense poursuivre l'enquête tout de même, par défi, par curiosité, par conscience professionnelle aussi.

Cécile détourne le regard pour ne pas rire au mot « conscience professionnelle ».

— Tu veux que j'appelle un quatuor tzigane pour jouer une sérénade ? demande Cécile.

— Oui, par conscience professionnelle, tout à fait, répète Gilbert sans trémolo. Je suis un gars consciencieux, patient, obstiné, persévérant...

— Si tu m'as invitée pour t'entendre dire des bêtises, je repars sans manger*...

— J'essaie de faire le point. Je suis sérieux et tu m'interromps à tout bout de champ. Donc, je continue l'enquête. Après tout, madame Beaulieu m'a payé une semaine. Je dois avouer aussi que cette vieille bonne femme m'était sympathique.

— Le grand amour, lâche Cécile devant le serveur qui lui demande :

— Encore un peu de wiz, honorables clients ?

— S'il vous plaît.

— De plus, ajoute Gilbert Millaire, j'ai la jolie somme de 8 000 \$ à remettre à Michel Desmarais, son neveu, ainsi qu'un chat que j'héberge grâce à ma grande générosité.

— Quel saint-bernard tu fais ! Parlant de jolie somme, si tout va pour le mieux, la banque m'offre une prime de 5 000 \$ si je rattrape Marthe Dupuis, une employée de la banque fortement soupçonnée d'avoir détourné 250 000 \$.

* Cette phrase a été retenue et payée par les deux serveuses anglaises.

— Wow! 5 000 \$, mais c'est formidable, crie Gilbert. Et ça s'annonce bien ?

— Oui et non, fait Cécile. À tout hasard, j'ai donné le signalement de Marthe Dupuis à tous les aéroports et à toutes les gares du pays. Mais ça ne sera pas facile, il y a déjà un bon mois qu'elle s'est envolée.

— Biscouits ? demande le grand Bill en présentant son plateau d'argent. Des biscouits avec la bonne aventure...

— Certainement, répondent en chœur Cécile Avril et Gilbert Millaire. On en a bien besoin.

— Un peu de thé au jasmin pour arroser ça ?

— Avec plaisir (bis).

Gilbert et Cécile tirent les languettes de papier qui se trouvent prisonnières des coquilles.

— Ton message dit quoi ?

— Non, le tien en premier.

— Non, toi.

Après quelques minutes de ce petit manège insoutenable pour le personnel de l'établissement, Gilbert capitule.

— Mon message dit : « Ne crois pas ton frère, mais crois plutôt ton œil, même s'il louche. »

— Le mien c'est : « L'abeille qui reste au nid n'amasse pas de miel. »

Savourant sa victoire, Cécile propose :

— Si tu veux Gilbert, je peux, sans supplément et avec le plus grand plaisir du monde, lire dans ta tasse de thé.

— Tu pourrais faire ça ?

— Bien sûr, au cégep, j'ai suivi le cours Lecture de thé 101.

— Vas-y, je t'écoute.

— Hum, c'est un peu embrouillé. Il y a beaucoup de brume dans le fond de cette tasse, c'est sûrement du thé anglais. Ce qui ne me surprendrait pas dans ce restaurant chinois. Bon... je vois, je vois que vous suivez un homme. Il fait noir. Il se sent suivi. Il se retourne fréquemment, l'air inquiet. Vous avez une peur terrible. Mais vous continuez, par défi, par conscience professionnelle. Vous tremblez un peu, mais vous vous dites que ça passera. Soudain, une main sur votre bras. Vous sursautez. Calmez-vous. C'est une main amie. Une belle blonde, jeune, jolie et brillante vous guidera. Vous pourrez compter sur elle... C'est même grâce à elle que vous dénouerez tous les imbroglios rencontrés sur votre chemin.

Après ces renseignements d'une grande utilité, Gilbert demande l'addition en claquant des doigts. Pour une fois, le service est rapide.

C'est en sortant son portefeuille que Gilbert a une idée. « Une idée minable, mais après tout pourquoi pas ? » se dit-il tout bas. Je n'ai rien à perdre.

— Vous avez déjà vu cet homme ? demande Gilbert en montrant la photographie de Michel Desmarais au grand Jamaïquain.

— ... Non, répond Bill White en examinant la photo d'un rapide coup d'oeil.

Puis il se ravise :

— Woui et non... et si j'y pense bien, c'est non. Vous savez, il passe tellement de clients dans une journée ici que finalement, ils se wessembent tous.

— Merci quand même, dit Gilbert, déçu. Et à bientôt.

— Pas de chance, souligne Cécile après avoir passé la porte.

— Ouais, pas de chance, mais ça ne fait rien. Ces jours-ci, je fais flèche de tout bois. Et dans ces cas-là, les réussites sont rares. Je me demande même pourquoi j'ai questionné ce serveur. Peut-être parce que je souhaite que Michel Desmarais se cache à deux pas d'ici plutôt qu'au Pakistan. Si je savais au moins pourquoi cet individu bizarre a disparu comme ça du jour au lendemain, continue de marmonner Gilbert. Si seulement je savais pourquoi. L'annonce dans le journal n'a rien donné, il ne possède pas de casier judiciaire... Qui aurait eu avantage à faire disparaître Michel Desmarais ?

Depuis un bon moment, Cécile l'écoute d'une oreille distraite. L'important pour Gil-

bert, aujourd'hui, n'est pas tant d'être écouté que de se confier.

Cécile marche en se regardant les pieds. Le silence vole bas.

— Je crois que je vais rentrer chez moi, dit Cécile, interrompant Gilbert dans ses réflexions. J'ai un affreux mal de tête. Un peu de repos me fera du bien.

— Très bien, fais comme tu veux. Si j'ai du nouveau, je te téléphone. À demain !

Cécile s'engouffre dans le métro. Quelques instants plus tard, elle somnole sur le sofa de son salon.

Gilbert, lui, continue sa promenade dans le quartier chinois. Il revient vers 15 heures au bureau, bredouille, fourbu et les pieds enflés.

En rentrant, il vérifie si son répondeur téléphonique a enregistré des appels durant son absence. Deux seulement. Le premier provient de son fils Martin.

Gilbert aurait aimé entendre :

— *Cher papa, je t'aime de tout mon cœur. Tu es le père le plus fantastique que je connaisse.*

Mais il rêve. En écoutant bien, c'est plutôt :

— Bonjour p'pa ! Il ne reste plus de beurre à la maison. Pourrais-tu aussi acheter du lait, du pain... et des petits gâteaux ?

C'est moins poétique, mais c'est la dure réalité.

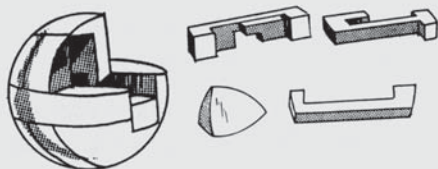
CASSE-TÊTE CHINOIS

Le second appel est celui de Claire Lavoie, la directrice de l'école de son fils, qui lui rappelle que la réunion mensuelle a lieu ce soir et qu'elle compte sur sa présence.

Et Gilbert Millaire retourne chez lui en n'oubliant pas, comme son cher fils le lui a si bien dit, de passer au dépanneur avant de rentrer.

- 10 -

Une chatte
n'y retrouverait
pas ses petits



Sa main se pose sur sa cuisse. Elle sourit. Elle rejette la tête en arrière et se passe la main dans son épaisse crinière comme l'a fait Angelina Jolie dans « Un cœur invaincu ».

— Embrasse-moi, dit-elle d'une voix chaude.

Gilbert Millaire sort un billet de 10 \$ et le tend à la caissière. « Pour 10 \$, on n'a vraiment plus rien aujourd'hui, pense-t-il. C'est incroyable comme l'argent file vite. Aussitôt gagné, aussitôt dépensé. »

Les lèvres humides du garçon se posent sur les siennes. Ses mains labourent ses hanches et remontent jusqu'aux épaules. Ils se croient sur une île déserte alors qu'ils sont au salon.

— Embrasse-moi encore, souffle-t-elle en laissant courir sa main sur son torse à peine velu.

— Je t'aime. Je t'aime. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Gilbert Millaire monte lentement les marches de l'escalier le menant à son appartement. Un grand cinq pièces bien éclairé que le propriétaire n'oubliera pas d'augmenter en juillet prochain. Gilbert fouille dans les poches de

son imperméable à la recherche de ses clés qu'il ne trouve jamais du premier coup.

Soudain, son attention est attirée par des voix qu'il reconnaît.

— *Tu es l'amour de ma vie !*

— *Toi aussi. Je t'aime comme jamais je n'ai aimé !*

« Franchement, pense Gilbert, ça dépasse les bornes. » Il ose à peine s'imaginer la scène. Son fils, cette fille. Dans son salon, sur son sofa, enlacés...

Gilbert dépose brusquement son sac à provisions sur le plancher (une chance qu'il n'y avait pas d'œufs). D'une main encore plus nerveuse, il enfonce la clé dans la serrure. Le cauchemar de tous les pères de famille : découvrir son fils avec... avec une... Un bon coup vers la droite et la porte s'ouvre avec fracas.

— *Austindeboeufdebordeldemerde !!! lâche Gilbert Millaire.*

Tout à coup, derrière lui, des pas rapides dans l'escalier. C'est Martin qui arrive, essoufflé, mais souriant. Il rejoint son père sur le seuil de la porte. Les deux restent là, consternés, bouche bée.

La télé est là renversée, au milieu du salon et elle hurle à tue-tête :

— *L'amour est la chose la plus délicieuse qui soit au monde. Je t'aime Diana.*

— *Je t'aime Charles et qu'importe ce que nos parents pensent de tout ça.*

— Je croyais que tu étais avec une... Mais Gilbert ne termine pas sa phrase de peur de paraître un peu vieux jeu et ridicule.

— Tu croyais quoi ? demande Martin.

— Rien, rien. Mais d'où viens-tu à une heure pareille ?

— J'étais à l'école à cause...

Gilbert n'écoute pas la moitié de la réponse. Il regarde avec désolation l'affreux spectacle qui s'offre à ses yeux : le sofa est lacéré, les cadres tombés, les lampes fracassées, le tapis retourné, les CD et les livres éparpillés, les rideaux déchirés, souillés. Dans la cuisine, tous les tiroirs ont été éventrés, vidés de leur contenu. Les ustensiles, les chaudrons forment une véritable mer de métal dans la cuisine. La vaisselle jonche le sol. Un vrai saccage. Dans les chambres à coucher, le paysage est lamentable ; les draps font office de tapis, les commodes ont été défoncées, le miroir est en mille miettes...

Blanche, la chatte, s'est sûrement terrée dans un coin tranquille en attendant que passe l'orage.

Les Millaire n'en croient pas leurs yeux. Gilbert espère que la salle de bains a été épargnée. Au contraire ! Le mercurochrome, le peroxyde, les sirops, le bleu de méthylène, les aspirines, les pansements, les gazes et tout ce que l'on peut retrouver dans une salle de bains a été répandu de façon barbare sur les carreaux et dans la baignoire.

— C'est l'œuvre d'un désaxé. C'est la première fois de ma carrière qu'on me fait ça.

L'appartement des Millaire est un champ de bataille. Les plaines d'Abraham à la mort de Montcalm. Le mont Royal après une fête de la Saint-Jean. Pire encore ! Central Park à New York après un festival rock. Les mots sont pâles pour décrire pareil carnage. À la rigueur, seule une toile de Picasso ou de Riopelle pourrait évoquer pareille hécatombe.

Un volcan de commentaires fait irruption.

— C'est absolument [REDACTED]

— Oui, [REDACTED]

c'est [REDACTED]

c'est tout simplement [REDACTED]

RENVERSEMENT [REDACTED]

— Surveille un peu ton langage Martin, après tout, ce n'est pas comme ça que je t'ai éduqué. Un peu de classe voyons, un peu de retenue.

— Justement, parlant de retenue... mais l'espiègle Martin préfère ne pas terminer sa phrase.

— Quel capharnaüm*, résume Gilbert, découragé devant le travail à faire pour remettre tout ça en place.

* Voir page 248 dans le Petit Robert. édition 1990... mes redevances d'auteur ne me permettent pas d'acheter une édition plus récente. Misère ! Il faudrait que j'en parle à mon éditeur.

— Et dire que j'avais fait le ménage de ma chambre avant de partir pour l'école ce matin, rouspète Martin.

Gilbert observe son fils et lui demande de répéter ça sans rire.

Impossible.

Gilbert, découragé, cherche du regard le téléphone. Il est aussi difficile à trouver qu'une oasis dans le désert. Pourtant, il est rouge ce téléphone. Rouge comme les poissons de son aquarium qui n'ont malheureusement pas été épargnés. Certains d'entre eux frétilent encore sur le tapis du salon. Gilbert et Martin s'empressent de les remettre dans un bocal d'eau tiède. Trois sur douze seulement survivront. L'aquarium a été projeté sur le sol.

— Encore heureux que Monique ne soit pas rentrée de voyage. Si elle voyait ça, la pauvre ! Et la réunion de ce soir à l'école qui est foutue ! Quel bordel de merde ! crie de nouveau Gilbert.

Gilbert trouve enfin le téléphone enterré sous une pile de revues, de journaux et de disques.

Désespéré, cherchant du réconfort, il téléphone à Cécile.

— Non, je te le répète. Aucun message, aucune note, aucune menace, enchaîne Gilbert. Rien. Rien n'a été volé à première vue. L'appartement a été viré sens dessus dessous. Tout

ce que je souhaitais c'est que « la-belle-grande-blonde-jeune-jolie-et-brillante-comme-tout », dont parlait l'intelligente tireuse de thé viennoise me donner un coup de main. Car je te jure qu'à trois, on ne sera pas de trop.

— Très bien, j'arrive, dit Cécile.

Ce qui est formidable avec Cécile Avril, c'est qu'on peut toujours compter sur elle. Une chic fille, toute une amie.

Gilbert le lui dira lorsqu'elle arrivera.

Gilbert Millaire raccroche, soulagé. Martin et lui retroussent leurs manches. C'est le grand ménage du printemps en plein cœur de novembre.



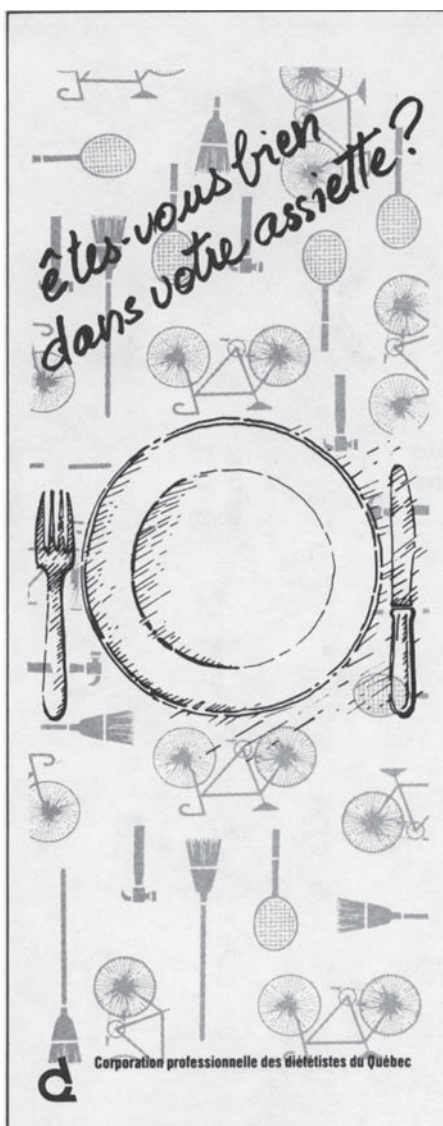
ET VOICI MAINTENANT, QUELQUES
PAGES PUBLICITAIRES POUR PERMETTRE
À TOUT CE BEAU MONDE DE REMETTRE
L'APPARTEMENT EN ORDRE.

Gouruiong...

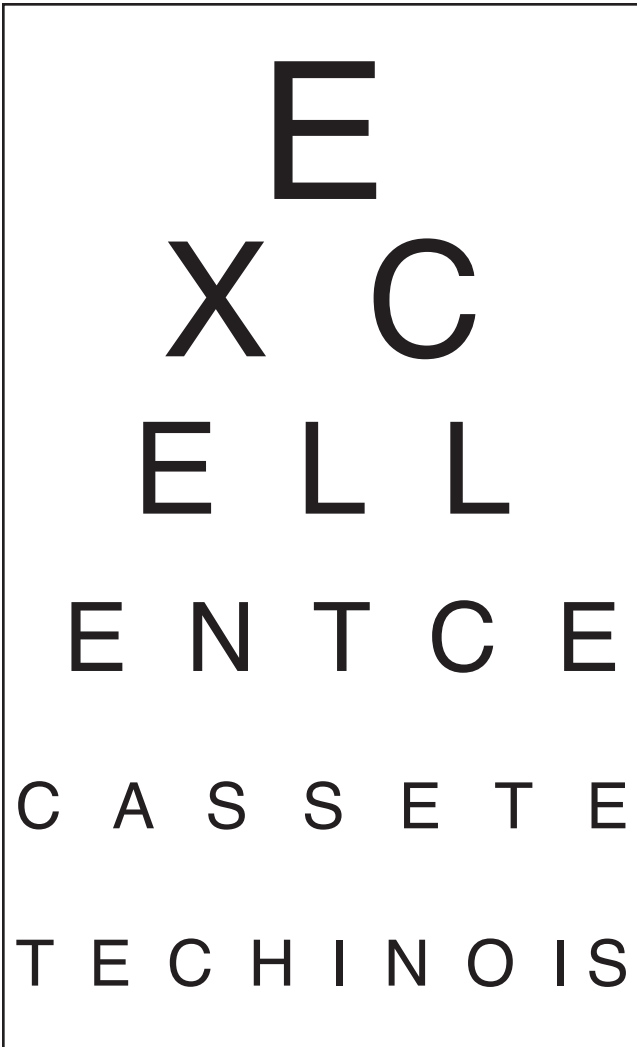
En 1982, au Canada, 65% des enfants souffrent de carie dentaire avant même d'atteindre l'âge scolaire. Chez les jeunes de 15 ans, la proportion dépasse 90%. 17% des jeunes de moins de 18 ans n'ont jamais vu le dentiste et près de 25 % de la population de plus de 19 ans ont perdu toutes leurs dents naturelles. Que faire ? Avoir une bonne hygiène buccale et se faire examiner les dents régulièrement.

L'Association  dentaire canadienne

CASSE-TÊTE CHINOIS



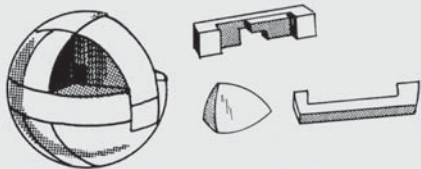
CASSE-TÊTE CHINOIS



Votre vue, voyez-y !

- 11 -

Un et un font un !



Cécile se laisse choir sur le sofa, Gilbert sur la chaise berçante et Martin se laisse glisser par terre pour s'appuyer contre la bibliothèque. Ils ont tous trois un verre à la main : Gilbert, un Bloody Mary*, sa boisson préférée, Cécile, une vodka avec un soupçon de jus d'orange et Martin... Martin, un beau grand verre de jus de raisin. L'atmosphère est détendue, un peu plus même, et s'ils n'étaient pas aussi esquintés, ils se mettraient à chanter des chansons à boire. Mais à une heure du matin, après cinq heures de ménage et de surmenage, personne n'a le cœur à chanter.

— On y est arrivé après tout.

— Oui, tout un ménage !

* Allez, je vous donne la recette du Bloody Mary : une once et demie de vodka, deux ou trois onces de jus de tomate, un trait de jus de citron, quelques gouttes de sauce Worcestershire et deux ou trois gouttes de sauce Tabasco (si vous n'en avez pas, ce n'est pas dramatique). On peut saler et poivrer au goût. On ajoute quelques cubes de glace et on verse le tout dans un verre Old Fashioned et on attend... d'avoir dix-huit ans avant de le boire. (Quel punch !)

— Personne ne pourrait dire que cet appartement a été saccagé.

— C'est Monique en rentrant de voyage qui va être contente de voir que l'on est capables de bien tenir maison.

Un moment de détente. Le temps de récupérer après avoir récupéré. La satisfaction à savourer. La musique s'estompe doucement pour s'arrêter tout à fait.

— Je te reconduis chez toi ? demande Gilbert.

— Non, je te remercie. Gilles m'a prêté son automobile.

Gilbert soupire d'aise. (Quelle ingratitude tout de même !)

Gilbert Millaire contemple les murs du salon d'un air songeur.

— Mais qui a bien pu faire le coup ?

— Au fond, avec le métier que l'on mène, ça peut être n'importe qui.

— Tu as raison. Un des frères Dubois par exemple. J'ai réussi, le mois dernier, à faire cofrèrer Gaston pour une gigantesque fraude de cartes de crédit. Une vengeance des frères Dubois ne me surprendrait pas. Le coup n'est pas signé, mais c'est tout comme...

— On ne pourra jamais savoir.

— Ne crains rien, je chercherai, dit Gilbert d'une voix obstinée.

Les glaçons fondent lentement dans leurs

verres. On dirait des paquebots ivres qui se balancent sur la mer. Cécile bâille. Gilbert la regarde et ne peut s'empêcher d'en faire autant.

— Et ton enquête à la banque ?

— L'enquête progresse assez bien. Je sais pas mal de choses. J'ai une photo de Marthe Dupuis, ses empreintes. Le plus difficile est de savoir où elle se cache. Une firme spécialisée étudie actuellement comment Marthe Dupuis a pu subtiliser au grand jour une pareille somme. Donc, un tas d'indices, plusieurs bonnes pistes, des preuves, mais aussi invraisemblable que cela puisse paraître, tout ça ne me fournit pas un moyen de lui mettre la main au collet et les menottes aux poings. Elle est insaisissable. Aujourd'hui, il est aussi facile de faire le tour du globe qu'une boucle avec ses lacets.

— De quoi a-t-elle l'air au juste ? demande Martin avec candeur.

Cécile fouille dans son sac à main. Un vrai magasin à rayons : rouge à lèvres, billets de métro, monnaie, timbres, miroir, épingle de sûreté, etc. C'est de tout ce bric-à-brac que Cécile extirpe la photographie un peu froissée de Marthe Dupuis.

Martin la prend, l'examine un bon moment, l'éloigne et la rapproche de ses yeux qui s'écarquillent, puis ajoute :

— Et toi, papa, ton suspect, il ressemble à quoi ?

Gilbert comprend le message. Martin a le goût de jouer au jeu de société *Clue*. Mollement, il se lève pour aller fouiller dans la poche de son imperméable et revient avec la photo de Michel Desmarais.

Martin les place côte à côte sur la petite table à café.

Gilbert et Cécile continuent de discuter. Gilbert se lève de nouveau pour mettre un disque classique, *Les plus grands succès de musique baroque de 1750*, histoire de calmer ses nerfs en boule. Ne pas réussir à mettre la main sur Michel Desmarais et l'appartement sens dessus dessous, tout cela le contrarie au plus haut point.

— Mais calme-toi un peu, dit Cécile. Tu finiras bien un jour ou l'autre par l'attraper. Tu sais aussi très bien que tu réussis toujours ce que tu entreprends, alors ne te fais plus de mauvais sang. Prends ton mal en patience et réfléchis. Sois optimiste, poursuit Cécile en sachant fort bien qu'elle lui fait la morale.

Mais allez donc dire au condamné à mort du lundi que la semaine commence bien et que le soleil resplendit comme jamais.

Soudain, Martin lance un cri effronté. Comme un coup de fouet.

— IL S'AGIT DE LA MÊME PERSONNE !
J'en mettrais ma main au feu. Il s'agit de la même personne, répète Martin tout fier de sa découverte.

Cécile et Gilbert s'approchent de lui, incroyables. Penchés au-dessus de la table, ils écoutent les observations de Martin.

— Regardez bien, dit Martin. Nous avons affaire à un excellent déguisement. Sur la photo de droite, la perruque de Marthe Dupuis la fait paraître plus vieille. Observez maintenant les rides sous les paupières, elles sont identiques. Je les ai bien analysées à la loupe. Les deux mentons sont un peu pointus et, avec des nez semblables, on voit qu'il n'y a plus de doute possible.

— La ressemblance n'est pourtant pas si évidente, lance Cécile. Mais tout se tient. Comment as-tu fait pour en déduire que c'était la même personne ?

— Un peu de chance. Je ne sais pas. En mettant les photos côte à côte, j'ai eu comme une étincelle. Et puis dans les groupes rock, il y a tellement de travestis, des tas de filles qui ressemblent à des gars et l'inverse.

— Marthe Dupuis le jour et Michel Desmairis le soir. Docteur Jekyll et Mister Hyde, souffle Gilbert. Et moi qui me déguise pour le travail, je n'ai pas songé une seule seconde à cette éventualité.

— Mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? déclare Cécile. Le rasoir dans la case, ça n'avait aucun sens. Je trouvais ça bizarre aussi qu'une fille traîne son rasoir au bureau. Il devait

donc se raser deux fois par jour pour bien jouer son rôle. Elle s'obstinait, me disait Carole Roy, à ne pas porter de robe, je comprends maintenant. Quelle mascarade !

— Mais j'y pense, fait remarquer Martin, il a conservé les mêmes initiales : M.D.

— C'est bien vrai !

— Ce n'est pas une preuve, mais c'est un indice supplémentaire. Souvent les criminels éprouvent plus de plaisir, plus de jouissance même, à commettre leurs délits en laissant une signature pour braver tout le monde. Lorsqu'ils déjouent les limiers, leur plaisir est décuplé. Pense à la carte que laissait Arsène Lupin.

— Au Z de Zorro, renchérit Martin.

— Parfaitement, pour narguer. Mais, dans le cas qui nous préoccupe, ça peut être différent.

— La même personne ! lance Gilbert qui n'en revient pas. C'est la même personne...

— Et tout ça grâce à moi, précise Martin, ne l'oubliez pas mes petits. Sans mon sens aigu de l'observation, sans mon intelligence déductive vous seriez encore dans les sables mouvants de l'ignorance la plus crasse.

— C'est bien vrai, dit Cécile en se tournant vers lui.

— Mon fils à moi, dans mes bras, ajoute théâtralement Gilbert, heureux de la performance de sa progéniture.

— Vous penserez à moi si vous avez une récompense, siffle Martin en regardant le plafond. Et, la prochaine fois, vous m'en parlerez plus tôt, comme ça vous perdrez moins de temps, ajoute-t-il avec un sourire rempli d'insolence.

Le fameux trio ne résiste pas au fou rire. Il est plus de deux heures du matin. Les paupières sont lourdes et épaisses. Pleines de sommeil. Leurs bouches ont maintenant tendance à s'ouvrir davantage pour bâiller que pour parler.

À compter de maintenant, Gilbert et Cécile font équipe.

— Un pour tous et tous pour un ! lance Gilbert, très content de la tournure des événements.

— Nous avons été trompés dès le début, dit Cécile, et nous travaillions chacun de notre côté, sans nous parler vraiment. Il a fallu que nous nous réunissions pour entreprendre un *petit* ménage dans ton appartement pour tout régler.

— Il ne faut pas chanter victoire trop vite, souligne Gilbert, mais nous possédons une piste incroyable. Il nous reste à le trouver maintenant, ce qui n'est pas une mince affaire, car on ne sait pas s'il faut chercher l'homme d'abord ou la femme. Bon, c'est bien beau tout ça, mais je tombe de sommeil, moi.

— Moi aussi. Il faut que je parte tout de suite si je veux être en forme demain.

— Et moi donc ! Je dois faire de la surveillance chez Simons de midi à 21 heures. Si je ne veux pas avoir les deux yeux dans le même trou, je dois récupérer et vite.

— Dites-le-moi tout de suite si vous avez besoin de moi, dit Martin. Demain, il n'y a rien de spécial à l'école et...

— Qu'est-ce qu'il ne ferait pas celui-là pour manquer une journée d'école ? Sacré Martin !
Don't call us, we'll call you.

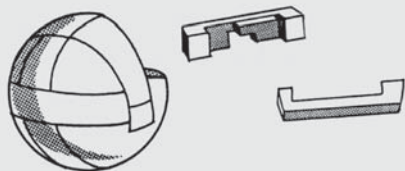
Sans perdre un instant, Gilbert et Martin s'empresent d'adopter la position horizontale.

Maintenant, ils sont vraiment dans de beaux draps.

Et la nuit, du moins ce qu'il en reste, s'achève doucement.

-12-

Le mandarin rouge



Le mois de novembre n'est pas encore terminé que déjà les clients les plus pressés, ceux qui ont toujours peur que le cadeau tant convoité pour Noël ne se soit envolé ou ceux qui veulent à tout prix éviter la cohue et les bousculades des dernières heures, ont déjà fini leurs emplettes.

Gilbert est de service aujourd'hui chez Simons. Mais ceux qui le connaissent ne le reconnaîtraient pas. Courte fausse barbe, chapeau comme il ne s'en fait plus et un imperméable marine complète son déguisement. En effet, un déguisement est essentiel pour travailler sur le terrain, car les clients assidus le repéreraient en moins de deux. Gilbert possède en tout huit déguisements, une série d'accessoires, somme toute assez simples, mais par ailleurs fort efficaces : lunettes teintées, lunettes avec miroirs, fausses barbes, fausses moustaches, fond de teint pour être plus basané, peruques de toutes les couleurs, etc. À son oreille, un cellulaire portatif pour demeurer en perpétuel contact avec les gens de la caméra qui lui

fournissent des indications sur les personnes suspectes.

Rien d'intéressant ce matin. La routine habituelle : deux arrestations banales, sans protestation. Sauf vers 15 heures. Un fait ahurissant. Gilbert Millaire interpelle une dame dans la trentaine qui avait subtilisé un collier et des boucles d'oreilles dont les pierres ressemblaient à des diamants. Un cas classique, car la dame avait dans son sac plusieurs centaines de dollars ! La kleptomanie. Comment expliquer cette étrange obsession ?

Et la journée à épier les regards, les gestes, ceux qui ne trompent pas : la nervosité, l'allure coupable, la maladresse qui caractérisent parfois le vol à l'étalage.

Et la journée se passe à arpenter le magasin. Pour épier les clients, les clients, toujours les clients jusqu'au jour où l'on s'est aperçu qu'un membre du personnel s'adonnait lui aussi à ce petit jeu dangereux. Ce fut la consternation générale et le renvoi immédiat.

Mais aujourd'hui, Gilbert a un peu la tête ailleurs. Son appartement a été saccagé bien sûr, mais ce qui le tracasse davantage, c'est de se sentir si près du but et si loin en même temps. Gilbert erre dans le magasin comme une âme en peine, longeant les comptoirs bourrés de marchandises. C'est l'abondance.

« Combien ? À combien peut-on estimer la valeur de ce magasin et de toute sa marchandise ? Quelques millions sans doute, pense Gilbert. Cela ferait un joyeux concours. Devinez la valeur du magasin et gagnez le premier étage ! »

Soudain, droit devant lui, un homme près de la soixantaine s'avance vers le comptoir de chaussettes pour hommes. Mal rasé, mal habillé, visiblement pauvre. Malade peut-être. Un homme pour qui la chance a passé sans le regarder. D'un geste brusque, sa main happe une paire de bas. Gilbert est presque à côté de lui. Il a tout vu. Il s'approche de lui par-derrière. Il devine ses maigres jambes à travers ses pantalons sales. L'homme ne porte pas de bottes. Ses souliers troués ont fait leur temps. A-t-il des bas ? Gilbert se pose cette question en lui mettant la main sur l'épaule.

Le délinquant se retourne. Son regard est triste et inquiet. Il ne venait chercher qu'un peu de chaleur... et une paire de bas pour passer l'hiver. « Je ne recommencerai plus, pensait le voleur à la tire en subtilisant la paire de bas, ces jeux-là ne sont plus de mon âge. »

Gilbert a toujours sa main sur l'épaule du délinquant. Il se penche vers lui et lui murmure avec discrétion :

— Remettez ce que vous venez de prendre et dépêchez-vous de filer d'ici, on vous épie. L'homme là-bas, en gris, c'est un surveillant.

Le vieil homme reprend son calme, remercie Gilbert et se dirige sagement vers la sortie.

Gilbert soupire et ressent un certain bien-être. Était-ce la période des Fêtes ou la mine sympathique du vieux voleur qui l'avait attendu ? Ou ce métier ingrat qui devient de plus en plus insupportable ? Gilbert ne le sait pas. En tout cas, ça lui fait du bien de fermer les yeux une fois de temps en temps. Fermer les yeux pour se prouver qu'il a du cœur. La journée se poursuit comme elle avait commencé. Les heures sont longues. Au fond, c'est peut-être le temps qui épuise davantage Gilbert que la tâche.

Puis, vers 20 heures trente, l'incroyable se produit. Gilbert aurait parcouru l'univers entier durant toute sa vie que l'impossible ne se serait pas réalisé sous ses yeux.

Là, à quelques mètres, il entend souffler. La foule n'existe plus. Il est là devant lui. Il n'y a plus de magasin. Il n'y a que lui, Michel Desmarais, qui est là devant ses yeux. Il ressemble étrangement au vieil homme de cet après-midi, mais quelques rides en moins. Pour l'apparence générale, c'est la même chose. Comment Michel Desmarais, alias Marthe Dupuis, a-t-il bien pu faire pour être dans cet état si lamentable ?

Il a considérablement maigri et vieilli. Le stress et la culpabilité font des ravages insoup-

çonnables. Mal rasé, il a l'air traqué comme une bête. Gilbert est bien certain que c'est lui, il en mettrait sa main au feu. C'est le même regard. C'est le même homme. Il sort la photographie de son portefeuille. Aucun doute possible.

Soudain, Michel Desmarais le dévisage, le regarde droit dans les yeux.

Gilbert détourne la tête et fait semblant de l'ignorer. Puis, il change de section pour mieux l'observer de loin. Il vaut mieux prendre ses distances, c'est plus prudent.

Michel Desmarais s'approche du rayon des montres et des horloges. Gilbert devine tout maintenant. Le pauvre, il en est réduit au vol à l'étalage pour survivre. Revendre à des prix dérisoires des objets de luxe. Michel Desmarais s'est enfoncé inexorablement dans le monde du crime et il ne peut plus s'en sortir tout seul. Comme un âne au fond d'un puits. Et tout cet argent qu'il a volé, cet argent qui lui brûlait les doigts, où est-il ? Gilbert le saura bientôt.

Le magasin va fermer ses portes d'un instant à l'autre. Michel-Marthe Desmarais-Dupuis se dirige vers la sortie en ne se doutant pas que Gilbert le suit désormais comme son ombre. Gilbert boutonne son imperméable, car le vent est frisquet. Novembre ressemble soudainement à janvier.

Gilbert suit son homme. Michel Desmarais est du genre plutôt nerveux. Il regarde sans

cesse à gauche, à droite et derrière lui, de peur d'être suivi, mais Gilbert a du métier. Michel s'enfonce de plus en plus dans le cœur de la ville. Gilbert n'a jamais apprécié la noirceur ni la nuit. Il se demande même souvent pourquoi il a choisi ce métier. Enfant, il dormait toujours avec une veilleuse. La ville, le soir, prend des airs et des allures qu'elle n'a pas le jour. L'obscurité enveloppe les gens et les choses d'un voile mystérieux et inquiétant.

Michel Desmarais ralentit son pas. Est-il rendu chez lui ? Gilbert se propose d'attendre un peu, à l'abri d'un mur pour se protéger du froid.

Le suspect entre dans une maison sordide.

— Pourvu qu'il ne reste pas là des heures, soupire Gilbert.

Mais l'attente est de courte durée. Une dizaine de minutes plus tard, Michel Desmarais sort d'un pas alerte. Le collet bien remonté et les mains enfouies dans les poches de son manteau, il marche d'un pas volontaire.

Gilbert se contente de le suivre. Une filature toute simple, sans artifice, comme il en a déjà fait des centaines. Les deux hommes pénètrent maintenant dans le quartier chinois. Le froid se fait insistant. Le voleur accélère le pas pour, finalement, disparaître dans un bar.

Avant d'entrer, Gilbert lève les yeux sur l'enseigne. *Le Mandarin rouge*. Un endroit plutôt mal

famé. Un bar qui connaît à chaque mois son lot de perquisitions et de descentes de police.

— Au moins, il fait plus chaud ici que dehors, dit Gilbert au portier en souriant.

Celui-ci, pour toute marque de courtoisie et de réponse, lui tend la paume de la main.

Pour ne pas s'attirer d'ennuis, Gilbert glisse quelques pièces de monnaie dans la main du gorille.

Le portier, sans sourire, le conduit à une table au fond de la salle. Il y a très peu de clients. La soirée est encore jeune. L'éclairage est si tamisé qu'on se croirait dans l'antre d'un loup.

Une serveuse s'approche de lui.

— Et pour toi, beau blond ?

— Je prendrai un scotch sur glace.

La serveuse tourne les talons et se dirige mollement vers le bar. Gilbert la suit des yeux. Son regard est récompensé puisqu'il retrouve tout de suite Michel Desmarais accoudé au bar. Il est en grande conversation avec le barman. Sans doute discutent-ils affaires, car ce dernier n'a pas du tout envie de rire. Il doit sûrement être parent avec le portier.

La serveuse revient avec le scotch sans glace, un léger sourire aux lèvres, et l'addition.

— C'est 8 \$, fait-elle d'une voix sucrée.

— Si vous égorgez tous vos clients vers dix heures, il ne doit pas vous en rester beaucoup à la fermeture.

La serveuse sourit toujours. Ce n'est pas elle qui paye.

— Puisque vous êtes là, pour le même prix, pouvez-vous me dire où est le téléphone public ?

— C'est au fond à droite, près des toilettes, répond-elle en continuant de mâchouiller bruyamment sa gomme.

— Je vous remercie.

Sans perdre de temps, Gilbert se dirige vers le téléphone pour prévenir sa collègue que les carottes seront bientôt cuites.

— Allô! C'est Gilbert, tu dormais ?

— Non, je lisais, pourquoi ?

— Eh bien ! ferme ton livre et ferme les yeux, j'ai une surprise pour toi. J'ai Michel Desmarais à dix pas de moi. Viens vite me rejoindre, je suis au *Mandarin rouge*.

— Rien que d'entendre le nom de cette boîte de nuit, dit Cécile, j'ai des frissons dans le dos. J'enfile un manteau et j'arrive tout de suite. Je serai là dans une vingtaine de minutes.

— Parfait. Je t'attends. Salut !

Gilbert retourne dans son coin obscur pour terminer d'un trait son verre de scotch. En face de lui, la conversation s'anime.

Le barman, un gars costaud, 1 mètre 85, cent kilos au moins, empoigne discrètement, mais solidement le bras de Michel Desmarais. À vue d'œil, son suspect semble en fort mauvaise pos-

ture. Gilbert tend l'oreille, mais en vain, son imagination galope et prend le dessus.

— Je t'avais pourtant prévenu Mike que je voulais l'argent ce soir. Et tu m'arrives comme toujours avec une tonne d'excuses et à peine cent dollars.

— Je sais bien Gerry, mais je fais vraiment ce que je peux. Je suis dans une mauvaise passe ces temps-ci, mais tout devrait s'arranger avant Noël, promis. Fais-moi confiance...

Le barman relâche le bras du client avec une moue mêlée de dédain et de résignation. Michel se frictionne le bras en lissant son manteau.

Gilbert commence à se détendre et à prendre ses aises en se calant dans son siège et en étendant ses longues jambes qui ont tant marché aujourd'hui. Une musique de jazz berce son repos.

Michel Desmarais tourne les yeux plusieurs fois vers Gilbert. Puis, soudain, comme un lapin, il détale vers la sortie.

Surpris, Gilbert Millaire sursaute et réalise après quelques secondes que l'oiseau s'envole. Il se précipite à son tour vers la sortie, bousculant sur son passage la serveuse, deux clients et quelques chaises vides.

Dehors la neige tombe encore.

Gilbert regarde vers la gauche et aperçoit Michel Desmarais qui presse le pas.

Depuis combien de temps se doute-t-il qu'il est suivi ? Depuis quelques instants ou depuis toujours ? De toute façon, il n'est pas loin et Gilbert est en mesure de le rattraper.

Soudain, un cri.

— GILBERT !

Il n'en fallait pas plus pour voir Michel Desmarais s'élançer de toutes ses forces, droit devant lui. Gilbert se retourne à peine et entrevoit du coin de l'œil le manteau de Cécile. Mais il n'a pas une seule seconde à perdre. Lui aussi doit courir de toutes ses forces sinon sa proie risque de lui échapper.

Cécile prévoit la situation et tente de rattraper son ami.

« Ce sera facile de suivre sa trace, pense Gilbert. La neige marque ses pas. Je n'en demandais pas tant. »

Mais Michel Desmarais est rapide et rusé. Il tourne au coin. Prudent, Gilbert s'approche de l'arête du mur et jette un coup d'œil avant de continuer. Cécile n'est plus derrière lui. Il semble qu'elle ait perdu sa trace. Il ne doit maintenant compter que sur lui.

Gilbert continue d'avancer prudemment. Michel Desmarais s'est engagé dans un cul-de-sac. Au lieu de s'en réjouir, Gilbert Millaire redouble de méfiance.

Gilbert s'arrête. Comme pour réfléchir. Il n'y a aucun bruit. La nuit enveloppe la vie.

Tout est gris, uniforme et anonyme. Gilbert épie la lourdeur du silence. Il compte sur une maladresse de son adversaire. Une poubelle renversée. Une toux soudaine. Un éternuement. Comme dans les vieux films américains.

Gilbert se souvient du dernier traquenard dans lequel il était tombé. C'était il y a quelques années. C'était une nuit comme ce soir, mais sans neige. Il suivait un jeune voleur qui s'attaquait aux commis d'épicerie à bicyclette. Le voleur, sans qu'il se méfie, l'avait attiré dans une véritable souricière. Quel guet-apens ! Trois voyous lui avaient sauté dessus sans ménagement. Les coups pleuvaient de toutes parts à la poitrine et à la tête. Il avait mis plus de deux semaines à s'en remettre.

Gilbert continue d'avancer en scrutant les traces de pas dans la neige tout en essayant d'apercevoir la buée qui sortira fatalement de la bouche de son adversaire.

À moins de cinq mètres devant lui, un amas de poubelles. Gilbert fixe le tas de ferraille suspect. Tout à coup, derrière lui, un glissement sourd. Gilbert n'a pas le temps de pivoter sur lui-même qu'il encaisse un violent coup au niveau de la nuque. Le choc est terrible. Les genoux de Gilbert fléchissent. Michel Desmarais entreprend un sprint foudroyant. Gilbert rassemble toute l'énergie qu'il lui reste et s'élance à corps perdu vers l'ombre qui fuit devant lui.

Le cœur de Gilbert bat comme un fou. Dans sa poitrine, l'énergie et le courage du désespoir. L'orgueil blessé aussi de s'être fait surprendre aussi bêtement. Son antagoniste est loin devant lui. Mais il s'essouffle. Gilbert gagne du terrain. Les quelques rares passants qu'ils rencontrent manifestent un peu de surprise devant leur course effrénée, mais sans plus. Chacun sait qu'il vaut mieux parfois se mêler de ses affaires que d'intervenir dans celles des autres, surtout lorsqu'elles prennent cette allure-là.

Le sang monte à la bouche de Gilbert. Une sensation désagréable. Son cœur bat à tout rompre. La peur de perdre conscience à cause de l'effort le tourmente. La gorge sèche. Et cette impression horrible d'être au bout de soi. On a souvent l'impression d'être plus en forme qu'on l'est en réalité. L'homme qui court devant paraît aussi exténué. Il le sent. Il le voit. Gilbert perçoit sa respiration difficile et saccadée. Gilbert continue de courir. Il a un point aux côtes. Une douleur vive qui devient vite insupportable. Gilbert se rapproche. Il peut le toucher. Puis, dans un geste ultime, comme au football, il plonge les bras ouverts pour plaquer son adversaire au sol. La tactique porte fruit. Les mains du privé agrippent le manteau de Michel Desmarais. Gilbert tient bon. Il s'accroche comme un jeune chat aux rideaux. Ses

doigts glissent le long de ses jambes jusqu'aux chevilles. N'en pouvant plus, Desmarais s'affaisse après l'avoir traîné sur plusieurs mètres. Dans sa chute, Gilbert s'érafle la cuisse. Son pantalon déchiré lui montre la gravité de la blessure. Superficielle, mais l'éraflure est de taille. Gilbert se fait renverser par son adversaire qui se débat autant qu'il peut. Après quelques coups de poing bien placés, Michel Desmarais se relève avec peine et titube durant une vingtaine de pas avant de disparaître dans un immeuble à appartements.

Aussi rapidement qu'il le peut, Gilbert Mil-laire se précipite à sa poursuite et franchit avec peine la porte d'entrée pour pénétrer dans un vestibule très sombre.

À peine a-t-il le temps d'entendre le souffle de son ennemi que celui-ci sort un couteau à cran d'arrêt de sa poche.

Clic !

Gilbert reconnaîtrait ce bruit entre mille dans un quiz télévisé.

— Allez, monte, je crois que nous avons à nous parler.

Gilbert se tait. Il ne bronche pas. Il songe davantage à reprendre son souffle qu'à obtempérer aux ordres.

Michel Desmarais, pour mettre un peu de pression dans tous les sens du terme, appuie fermement la lame de son couteau dans les

côtes de celui qui fait semblant de ne rien entendre.

— Joli couteau suisse que vous avez là, mais ce n'est pas une belle façon d'encourager l'économie nationale.

— Arrête de faire le drôle et monte !

Gilbert s'exécute. Il monte lentement l'escalier. Rendu au troisième étage, l'homme au couteau pousse d'une seule main la porte de l'appartement numéro sept.

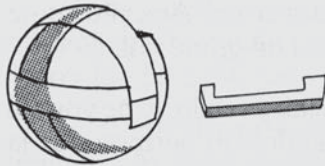
— Super ! Sept, c'est mon chiffre chanceux, ironise Gilbert.

Michel Desmarais, fort poli, laisse passer son visiteur en premier.

— Après vous, cher ami, lui dit-il pour montrer que lui aussi a un certain sens de l'humour.

-13-

Chine ! Chine !



L'appartement est étroit. On dirait une boîte à sardines allongée à l'extrême. Une seule pièce tout en longueur. Cuisine, salon et chambre. Peu de meubles, le strict minimum.

D'un geste brusque, le maître des lieux pousse Gilbert sur l'unique sofa. Puis, il fait un peu de lumière.

Sans perdre une seconde, Michel Desmarais passe à l'attaque.

— Pourquoi me suivez-vous depuis vingt heures trente ? Je vous trouve pas mal zélé de me poursuivre parce que j'ai chipé quelques babioles chez Simons.

— Un vol est toujours un vol. Aux yeux de la loi, il n'y a pas de petit ou de grand vol.

— Oh ! pour la morale, allez-y mollo, je ne vous ai pas attiré ici pour entendre un sermon sur la montagne.

— En vous suivant, j'espérais rencontrer Marthe Dupuis, alias Michel Desmarais, qui travaillait à la Banque Nationale et qui a osé voler 250 000 \$. Évidemment, la version masculine de Marthe Dupuis est un peu moins...

Michel Desmarais lui coupe la parole.

— Échec !

— Échec et mat !

— Il ne faut pas prendre ses désirs pour la réalité car, après tout, c'est moi qui tiens le couteau.

— J'oubliais !

L'œil de Michel Desmarais devient mauvais. Il jongle avec son couteau comme un professionnel et agace Gilbert Millaire en faisant sortir et rentrer la lame. Une lame de douze centimètres. Une arme silencieuse qui peut vous faire passer de vie à trépas en quelques secondes. Gilbert frissonne. Mais il n'y a pas de courant d'air. À cette heure-ci et dans cette fâcheuse situation, c'est la peur qui glace.

— Si vous aviez vraiment l'intention de m'éliminer, demande Gilbert, pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt, dans la rue ?

— Il faut être prudent. On ne sait jamais, un témoin... Au fond, j'espérais que vous comprendriez et que vous cesseriez, après une petite correction, de me suivre. Mais quand on joue l'entêté, voyez où ça vous mène. Et puis, je ne connaissais pas clairement le motif de cette poursuite. Disons que la curiosité l'a emporté...

— Je pourrais hurler. Me précipiter en bas de la fenêtre...

— Vous pouvez crier tant que vous le voudrez, personne ne viendra, pour la bonne et simple raison qu'il n'y a personne dans cet immeuble déclaré insalubre par les services sanitaires de la Ville. Tout le monde est parti depuis une semaine. D'ailleurs, on doit bientôt couper l'électricité et détruire l'édifice pour faire place à un stationnement. Quant à la fenêtre, c'est une idée intéressante, mais qui demande plus de réflexion. Attendez d'abord que je vous y pousse moi-même, il n'y a pas d'urgence.

« Un ange, qu'elle disait », pense Gilbert Millaire en se rappelant les propos de Blanche Beaulieu. Comme on connaît mal sa famille !

Michel Desmarais prend un malicieux plaisir à savourer son triomphe et son pouvoir sur Gilbert Millaire en jouant au chat et à la souris avec son prisonnier.

— Vous êtes un homme charmant et plein de sollicitude, fait remarquer le privé. Alors, puisque je dois mourir à l'aube comme les héros, offrez-moi un dernier verre. Vous devez avoir quelque chose à boire ici.

— Vodka ?

— Pourquoi pas ? *In vodka veritas.*

— Pardon ?

— Rien, je me parlais en latin pour me distraire. Un verre de vodka avec un peu de jus d'orange fera l'affaire, dit Gilbert.

— Désolé, nous ne sommes pas à l'hôtel, je n'ai pas de jus d'orange.

— Nature alors, fait Gilbert avec un sourire résigné.

Gilbert se lève et commence à arpenter la pièce.

— Pourquoi avoir dérobé tout cet argent pour en arriver là ? Le quartier chinois n'est pas précisément Westmount. Et cet édifice minable ne ressemble en rien au Ritz Carlton. Qu'avez-vous fait avec ces 250 000 \$?

— C'est plutôt à moi de poser les questions, non ?

— Comme vous semblez peu loquace, je croyais devoir faire les premiers pas pour alimenter la conversation.

Tout en préparant les verres, Michel Desmarais, pour impressionner son adversaire, joue avec son couteau.

— Refermez-le, vous pourriez vous blesser ou faire des dégâts.

Gilbert Millaire ne peut s'empêcher de crâner devant Michel Desmarais. C'est sa manière de se montrer aussi fort que lui, sans couteau. L'humour noir, une façon de le combattre, de le braver et de lui dire en pleine face qu'il n'a pas peur de lui, qu'il n'a pas peur de la mort. L'humour noir, une certaine forme de nervosité aussi, car à l'intérieur, ses os et son cœur tremblent.

— Tenez. Chine ! Chine ! propose Michel Desmarais en dirigeant son verre vers celui du détective.

Gilbert avait vu cent fois cette scène à la télévision. Avec Columbo, James Bond et, cette fois-ci, il sentait que la magie fonctionnerait encore.

Candidement, Gilbert Millaire frappe son verre contre celui de Michel Desmarais et, au même moment, d'un geste aussi rapide que brusque, il lui lance en plein visage le contenu de son verre.

La surprise est totale. Irrité par l'alcool, Michel Desmarais lâche son arme. En moins de deux, après une légère bousculade, les rôles sont inversés.

— Nous disions..., reprend le nouveau vainqueur avec un sourire chinois.

— ...

— Ne vous laissez pas intimider par votre canif, soyez bavard et racontez-moi tout depuis le début.

— Je suis né...

— À l'hôpital, coupe sèchement Gilbert Millaire. Épargnez-moi, je vous prie, les détails banals. Je sais bien aussi que tous les criminels ont eu une enfance malheureuse, un père alcoolique, absent et coureur de jupons ainsi qu'une mère dominatrice. Tous les criminels que je connais se sont donné la main pour avoir une

enfance malheureuse. C'est si facile d'accuser les autres, surtout lorsqu'ils ne sont pas là. Je veux bien entendre votre salade, mais ne me faites pas pleurer. Racontez-moi plutôt la portion de vie qui m'intéresse. Comment vous êtes entré à la banque ? Pourquoi vous déguiser en femme ? Ce que vous avez fait avec tout cet argent, j'écoute.

— C'est de la psychanalyse à bon marché. Dois-je m'étendre sur le divan ? Je veux bien vous faire plaisir. Eh bien ! tout a commencé par le chômage. Six mois de chômage, c'est long, terriblement long et humiliant. N'être qu'un vulgaire numéro sur un formulaire, sur un chèque et remplir à chaque semaine la fameuse petite carte beige : oui, oui, oui, non, oui.

— Je ne comprends pas.

— OUI, je cherche de l'emploi. OUI, je veux travailler. OUI, je suis disponible. NON, je n'ai pas travaillé la semaine dernière. OUI, je suis disponible si on m'offre du travail. Six mois de chômage, il y en a plusieurs qui se découragent bien avant. Heureusement, j'étais célibataire. Or, un jour, en feuilletant le journal, je constate qu'il y a une forte demande pour du personnel en secrétariat. Surtout pour du personnel temporaire. Et c'est ce jour-là que l'idée m'est venue de me déguiser en femme pour me dénicher un emploi. Les succès de Tootsie

et de M^{me} Doubtfire au cinéma m'ont inspiré. Comme vous voyez, je n'étais pas le premier et, d'ailleurs, la rue Saint-Laurent regorge de travestis et de transsexuels. Alors, j'ai pris mon courage à deux mains et la poudre à maquiller de l'autre*. Le déguisement a été facile à composer : une perruque, quelques costumes, du maquillage, de fréquents rasages et le tour était joué. De toute façon, les gens, lorsqu'ils voient une femme devant eux, ne se posent pas cinquante-six questions pour savoir s'ils ont bien affaire à une femme. Ils croient ce qu'ils voient. Leurs yeux glissent sur la surface des choses et des êtres. Personne ne prend le temps aujourd'hui d'observer ce qui se passe, de scruter, d'analyser les gens, la vie. Mais vous savez, on peut tromper tout le monde toute sa vie, mais on ne se trompe pas soi-même.

— Et votre entourage n'a jamais manifesté la moindre méfiance, la moindre surprise à votre égard ?

— Non, je ne crois pas. Les gens croient ce qu'ils voient, je vous le répète. Dans le quartier, tout le monde a cru que je m'étais trouvé une petite amie. Et secrètement, ils s'en réjouissaient. Pensez donc, être encore célibataire à trente-cinq ans, ce n'est pas normal.

* Après l'homme aux cent visages, voici l'homme aux trois mains.

— Et la banque ?

— J'ai déduit assez vite sans lire les journaux que si l'on cherche de l'argent, c'est dans les banques qu'il se trouve. Et le subterfuge que j'ai trouvé pour y entrer était une firme d'engagement de personnel temporaire pour dépanner les compagnies et les institutions de toutes sortes. Je me suis fabriqué sans aucun mal un diplôme en secrétariat et quelques lettres de recommandation de compagnies qui prouvaient mon expérience en comptabilité.

— Intéressant, remarque Gilbert en écrasant son mégot par terre.

— Et c'est comme ça que j'ai atterri à la Banque Nationale. Je dois ajouter aussi que j'avais déjà suivi quelques cours d'informatique au cégep et que ces notions de base m'ont bien servi, je dois le dire. En peu de temps, j'ai gagné la confiance de monsieur Hébert, le directeur. Mais je ne peux pas en dire autant de Blais, un être exécrable qui ne songeait qu'à tripoter les fesses des filles qui passaient trop près de son bureau. Un affreux macho. Je n'ai jamais trouvé un homme aussi détestable. J'ai toujours résisté à ses avances... pour des raisons bien évidentes, vous comprenez. S'il savait, le pauvre...

Gilbert ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

— Mais il le saura sûrement un jour.

— J'ai toujours eu un besoin maladif d'argent, poursuit Michel Desmarais. Je n'en ai

jamais eu assez. Peut-être parce que j'en avais trop manqué dans ma jeunesse.

— Et les chèques d'assurance-emploi ne suffisaient pas, je suppose ?

— Laissez-moi rire.

— Vous les buviez ?

— Non, je les jouais. Lorsque l'on est dans la misère et dans le désespoir, seul le rêve nous tient encore en vie. On rêve de faire fortune rapidement. La loterie, c'est bien beau mais les chances sont très minces. Alors, j'ai commencé à jouer au poker. Comme je n'étais pas chanceux, je perdais tout ce que j'avais gagné en une soirée ou deux. J'ai joué comme un fou. J'ai joué comme d'autres boivent. J'étais enfermé dans un cercle infernal. Je buvais aussi de plus en plus sans en avoir les moyens. Alors j'empruntais. Mais après avoir trouvé un emploi stable à la banque, j'ai repris le droit chemin comme on dit. Mais c'est plutôt très tentant de travailler dans une banque et de voir tout cet argent défiler devant vous. Comme par magie, un plan a mûri dans mon cerveau. J'ai été très prudent et patient durant de longs mois pour gagner la confiance de tout le monde.

— Mais cet emploi n'était pas temporaire ?

— Oui, mais il y a eu un autre congé de maternité à l'intérieur de la banque et, de fil en aiguille, j'ai finalement fait partie du personnel régulier.

— Belle ascension ! Mais ça ne vous suffisait pas. Cette vie rangée, sans tracas ; cette vie dont vous rêviez un peu lorsque vous étiez au chômage.

— Hélas non ! J'avais recommencé à jouer, presque de plus belle. Je devais beaucoup d'argent et, un jour, alors que j'en avais particulièrement plein le dos de cette vie : métro-boulot-dodo, j'ai mûri le grand coup. Déjouer le système informatique de la banque a été pour moi un jeu d'enfant. D'ailleurs, je ne sais pas si vous lisez les journaux, mais récemment, des adolescents américains, grâce à leurs ordinateurs personnels, ont réussi à pénétrer dans le système informatique de la NASA pour y subtiliser des informations. Alors, imaginez une banque ! Après avoir testé l'efficacité de mon plan en dérobant de petites sommes, j'ai monté le grand coup : 250 000 \$.

— C'est un coup énorme et c'est beaucoup d'argent.

— C'est ce que les minables salariés à la petite semaine, comme vous, pensent. Mais c'est très peu et c'est très vite dépensé. Avoir su...

Soudain, on entend du bruit dans l'escalier. Michel Desmarais poursuit la conversation, mais s'inquiète.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Pour ne rien vous cacher, oui !

À l'extérieur, dans le corridor, le bruit persiste. Quelqu'un monte sur la pointe des pieds, mais cette discrétion n'est pas tout à fait silencieuse.

Une main tourne la poignée.

— Tu peux entrer, Cécile, crie Gilbert.

Cécile ouvre et reste plantée sur le seuil de la porte. Surprise et muette.

— Eh bien ! voilà de la charmante compagnie, fait remarquer Michel Desmarais.

— Une autre personne et on pourrait commencer une partie de poker, n'est-ce pas ? signale Gilbert avec sarcasme.

Gilbert Millaire avait pourtant vu cette séquence cent fois à la télévision. Justement cette scène où la fille sert de bouclier et d'otage à l'affreux bandit. Mais ce soir, Gilbert pense à autre chose.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Michel Desmarais saisit le bras de Cécile et le rabat avec force derrière son dos.

Cécile pousse un gémissement de douleur.

Desmarais fouille l'innocente victime.

— Avez-vous une arme ?

— Mon arme, c'est mon charme ! rétorque Cécile en souriant.

Le bourreau met alors encore plus de pression sur le bras de la visiteuse impromptue et découvre qu'elle dissimule un petit pistolet à la taille.

— Toutes mes félicitations, chère collègue, pour cette entrée aussi réussie que spectaculaire.

— Mais c'est que...

— Bon ! allons-y pour les présentations. Cécile Avril, je te présente Michel Desmarais alias Marthe Dupuis.

— Enchantée.

Puis, Gilbert, le plus sérieusement du monde demande à Cécile :

— As-tu averti les flics avant de monter ici ?

— Tu parles. Scotland Yard, le FBI, Interpol et la GRC sont sur les dents et devraient surgir comme des fauves affamés d'une minute à l'autre.

Michel Desmarais en a assez de cette plaisanterie.

— Taisez-vous, ordonne-t-il.

La désobéissance de Gilbert est sans borne.

— Le public est nombreux. Il y a vraiment foule à votre représentation ce soir, monsieur Desmarais, réplique Gilbert. Toutes les places sont prises. C'est un très grand succès.

— Quelle pièce ? questionne Cécile.

— *La confession d'un enfant du siècle*. M. Desmarais nous raconte sa vie, ses malheurs et ses revers de fortune. Mais ce n'est guère le moment de te faire un résumé, M. Desmarais est pressé d'en finir, je crois. De toute manière, la pièce tire à sa fin, le rideau va tomber. Vous disiez donc, reprend Gilbert, que 250 000 \$ c'est peu.

— Oui, surtout si on se fait voler.

— Le voleur volé ! On aura tout vu. Difficile bien sûr, dans votre cas, d'avertir la police.

— C'est pourtant la stricte vérité. Peut-être m'étais-je ouvert la trappe un soir où j'avais trop bu ? Je ne sais pas. Ça s'est déroulé durant une partie de poker mémorable où je touchais fort curieusement toutes les bonnes cartes. C'était sans doute la seule façon de m'éloigner de chez moi, de mon butin. Au petit matin, je rentre et je découvre que j'ai été volé. La cachette était bonne, mais ils ont viré l'appartement sens dessus dessous.

— Comme je vous comprends, dit Gilbert en souriant.

— Mais un appartement et demi, c'est plutôt une opération facile et rapide. Ils ont trouvé, là où je l'avais caché, dans le plancher, près de 80 000 \$.

— Fiou !

— J'ai des doutes sur la personne qui a fait le coup, mais je n'ai aucune preuve.

— Après, qu'avez-vous fait ? demande Cécile intéressée par l'histoire du bonhomme.

— Après, j'ai pensé aller retaper ma petite fortune à Atlantic City, la Mecque du jeu de la côte est américaine. Je pouvais faire fructifier assez rapidement les 20 000 \$ qui me restaient. J'avais toujours rêvé des casinos. Pas celui de Montréal, trop près. Las Vegas, trop

loin et trop cher. Non, je prends donc le premier autobus qui part pour Atlantic City, poursuit le grand joueur devant l'Éternel en se versant un troisième verre de vodka, sans en offrir aux autres (quel impoli !). Il fallait que je quitte la ville un certain temps d'autant plus que ça commençait à sentir le roussi à la banque. Je me sentais épié, surveillé. Sans doute un tour de mon imagination. Mais il ne fallait pas courir le risque. La situation, malgré tout, était simple. Il me suffisait de redevenir Michel Desmarais. Finie Marthe Dupuis. Aux oubliettes. Depuis quelque temps d'ailleurs, j'en avais assez de jouer la comédie. De jouer la fille respectable et respectée. Je commençais à douter de mon sexe. Je craignais que le spectacle prenne le dessus sur la vraie vie. Je devais tôt ou tard, pour ma santé mentale, me débarrasser de Marthe Dupuis. Je n'étais pas pour passer toute ma vie collé à ce personnage comme le Chevalier d'Éon*. Et puis, je me disais, pour calmer ma conscience, que grâce

* La minute pédagogique : le chevalier d'Éon (1728-1810) fut un agent secret français qui dut sa célébrité au doute qu'il a entretenu sur son sexe. Éon accomplit en Russie une mission secrète pour Louis XV en tant que lectrice de l'impératrice Élisabeth. À son retour en France, en 1777, Éon reçut l'ordre de ne plus quitter les habits féminins bien qu'il fût probablement un homme.

à Atlantic City, je pourrais rembourser la banque. Fallait-il que je sois naïf et rêveur !

Gilbert et Cécile laissent causer Michel Desmarais sans l'interrompre, car il est parti pour la gloire. Des oreilles pour écouter, mais leurs cerveaux continuent d'échafauder un plan pour sortir de cette souricière.

L'alcool aidant, fatalement, leur gardien relâcherait quelque peu sa surveillance. Gilbert et Cécile comptent bien là-dessus.

— J'arrive donc par un beau matin ensoleillé à Atlantic City. Grand hôtel, air climatisé, champagne, tapis rose, lit rond et une baignoire grande comme votre salon, bref, le grand luxe, quoi ! Et puis, je me mets à jouer au baccara, à la roulette, au poker, au 21. Atlantic City, les tables de jeu, la roulette et un grand rêve : faire sauter la banque (encore ! une véritable obsession, pense Cécile). Les néons, les miroirs pour donner l'illusion de l'immensité, les lustres de cristal, le bruit de l'argent qui tombe dans les machines à sous aux couleurs vives, les serveuses en tenue aguichante qui vous offrent à boire gratuitement pour vous encourager à jouer. Tout ça, c'est l'enfer qui prend des allures de paradis. Et on y joue 24 heures sur 24. À Atlantic City, le temps ne compte pas. Le temps n'existe pas. Rien n'arrête, là-bas. Seuls, les croupiers changent à toutes les six heures. Le parfum voisine la transpiration.

Le bonheur côtoie le malheur à chaque table. On y joue sa chemise, sa maison, sa fortune, sa réputation, sa vie. Soudain, un écran géant proclame qu'un joueur a gagné cent fois sa mise ! Vous pourriez vous écrouler à cause d'un malaise que personne n'arrêterait de jouer pour vous porter secours. À Atlantic City, il n'y a plus d'âge, il n'y a plus de classe sociale, il n'y a plus d'homme ou de femme ; il n'y a que des joueurs. Un combat éternel entre le calme et la nervosité. Lors de ma première journée, j'ai perdu 10 000 \$. Je me suis couché en rêvant de me refaire à l'aube. Champagne et croissants chauds. Une belle fille à mes côtés. La folie continue. C'est la grande chevauchée. C'est quitte ou double. À la vie à la mort. Hier, on a perdu ! Aujourd'hui, on gagne ! Je suis blindé jusqu'aux cheveux en descendant l'escalier du grand hôtel. La chance est enfin de mon côté, je gagne 8 500 \$ en quelques heures. C'est incroyable ! Je suis fou comme un balai. Huit mille cinq cents dollars ! Il y a de quoi bondir au plafond. Le succès m'étourdit. Mais je suis littéralement rivé aux tables de jeu. Je joue davantage, toujours à la roulette, car les gains sont importants et c'est plus stimulant que dans les machines à sous. L'air est climatisé, c'est la température idéale, mais fort curieusement, on transpire comme des cyclistes qui escaladent le mont Royal. J'ai les mains moites et les

jambes un peu molles. Je ne sais plus si c'est le jour ou bien si c'est la nuit. D'ailleurs, je m'en fous pas mal. Et pour faire une histoire courte, je me réveille un bon matin, une dizaine de jours après mon arrivée, seul dans un grand lit rond. Affreusement seul. J'avais tout perdu ou presque. L'espoir s'était envolé comme les oiseaux à l'approche de l'automne. Il me restait la honte, le découragement, la folie et à peine 300 \$. J'ai pleuré durant des heures et des heures toutes les larmes de mon corps. C'était la descente aux enfers. À bord de l'autobus qui me ramenait au pays, j'ai cru que j'avais rêvé tout ça. La raison s'était assise à côté de moi, mais il était trop tard. J'avais les mains vides et la tête remplie de cauchemars. Adieu veaux, vaches, cochons... Impossible de rembourser la banque en sourdine. Le méfait serait bientôt découvert. Il ne me restait que peu de solutions. M'éclipser. Échapper à la justice. Disparaître. Changer de vie. Le temps d'oublier tout ça. J'ai alors vendu tout ce que je possédais. J'ai vendu ça à droite et à gauche pour une bouchée de pain. Pour quelques centaines de dollars. Juste assez pour subsister, pour ne pas mourir de faim. Difficile aussi de se trouver un emploi après ce que j'ai fait.

— Il ne vous est jamais venu à l'esprit de vous livrer à la police pour avouer votre crime

et libérer ainsi votre conscience de ce poids devenu trop lourd à supporter ?

— Oui, parfois. Le soir après quelques bières, j'y pense. Mais le lendemain, je n'en ai plus le courage ni la force.

— Tenez, dit Cécile, à mon tour de vous raconter une anecdote qui a réellement été vécue par un gars de Toronto. Cet homme voulait à tout prix gagner le gros lot et, pour y arriver, il avait hypothéqué sa maison, ses meubles pour une valeur de 50 000 \$. Avec cette somme, il a acheté des billets de loterie en se disant qu'il aurait des milliers de chances de remporter le gros lot. L'idée en soi n'était pas mauvaise. Il fallait y penser et avoir le courage ou la démente de le faire. Mais la réalité joue parfois de bien mauvais tours. Le Torontois a tout perdu ou presque, car il n'a récolté que des lots de moindre valeur qui n'ont totalisé que 5 000 \$ à peine. Il a donc perdu beaucoup d'argent dans cette folle aventure, mais il a aussi failli y laisser sa femme qui était furieuse. Ils se sont finalement réconciliés, mais c'était toute une folie qui a fait la manchette de quelques journaux canadiens.

— Pour ne pas être en reste avec vous deux, avoue Gilbert, moi aussi je vais vous en raconter une. Une histoire vraie, courte et triste.

La voix de Gilbert se fait plus grave.

— C'est l'histoire d'un joueur qui joue les durs avec un couteau et qui ne sait pas que sa tante Blanche est décédée...

La réaction de Michel Desmarais est immédiate.

— Je ne vous crois pas. Vous me faites marcher.

— Pas du tout. Cette brave tante vous laisse même un héritage. Huit mille dollars et un chat tout noir que j'héberge depuis son décès.

— Vous êtes un sale menteur, je ne vous crois pas. Vous savez que pour moi c'est une deuxième mère. Vous essayez de jouer sur ma corde sensible, vocifère Michel Desmarais en reculant de trois pas. Vous cherchez à me faire de la peine inutilement. Vous savez fort bien que Blanche est la seule parente qui me reste.

Gilbert Millaire, plus sûr de lui que jamais, s'avance dans sa direction. Il ne croyait pas toucher le point faible avec autant de facilité. Les durs ont souvent un cœur tendre.

— Je ne vous crois pas, répète encore l'ancien travesti.

— Téléphonnez chez elle alors, lance Gilbert en souriant vers Cécile.

— Je n'ai pas le téléphone. Dans ma situation, je dois vivre dans la clandestinité.

Michel Desmarais sent la sueur lui couler dans le dos. Ses mains sont moites. Il est si

désemparé qu'il ne sait plus s'il doit utiliser le pistolet ou le couteau.

— Ne bougez plus ou je lance ce couteau, lance Desmarais, menaçant.

Gilbert tend la main.

— Allez, rendez-moi vos armes. Ce sera beaucoup mieux ainsi. Nous irons ensemble à la police et vous aurez l'âme plus tranquille.

Gilbert continue d'avancer et de prêcher comme un curé pour convaincre Michel Desmarais.

— Ne bougez plus. Je n'ai plus rien à perdre maintenant que vous savez tout.

Cécile voit le fil de la lampe qui traîne jusqu'à la prise de courant. Elle se penche brusquement et, d'un coup sec, elle tire dessus. C'est l'obscurité totale. Au même instant, la porte s'ouvre avec fracas. Un grand gaillard s'abat sur Michel Desmarais et le cloue au plancher. À cheval sur lui, il lui tient solidement les mains derrière le dos.

Gilbert court faire de la lumière.

— Martin ! crie Gilbert, estomaqué. Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— Au lieu de rester plantés comme ça à me regarder, aidez-moi plutôt à le maîtriser complètement.

Gilbert et Cécile ligotent le neveu de Blanche Beaulieu avec le fil de la lampe. Les prisonniers deviennent geôliers. Soudain, on

entend du bruit dans l'escalier. Rien de discret. Un bruit d'enfer. On dirait un troupeau d'éléphants dans un magasin de porcelaine.

— Haut les mains ! crie-t-on à quelques mètres de la porte. Police !

— Il ne manquait plus qu'elle, lance le détective privé en levant les bras au ciel. Comme dans les films, elle arrive quand tout est fini.

— Je t'avais pourtant prévenu que j'avais appelé les flics, rétorque Cécile en souriant. D'ailleurs, la Sûreté du Québec ne devrait pas tarder...

Les policiers s'amènent. L'air bourru, ils examinent les papiers de Cécile et de Gilbert en lançant un regard désapprobateur vers Martin.

— C'est mon fils, souligne Gilbert avec une pointe de fierté.

— Allez, maintenant tout le monde au poste pour les formalités administratives.

— Je ne suis pas du tout fâchée que toute cette histoire soit terminée, dit Cécile en s'engouffrant dans la voiture de patrouille.

Une fois les paperasses remplies, Michel Desmarais adresse une dernière fois la parole à Gilbert Millaire.

— Elle est réellement morte ?

— Oui, murmure Gilbert.

La nuit retourne maintenant sa veste, il fait pratiquement jour.

-14-

– Vous devinez
la suite ?

– Moi aussi !



Au moment de la sentence, Michel Desma-rais s'effondre en larmes. Ce ne sont pas des larmes de crocodile. Trois ans. C'est long. Même si on joue aux cartes. Mille quatre-vingt-quinze jours. Mille quatre-vingt-quinze nuits pour essayer d'oublier. Une nouvelle vie commence pour lui. Une vie côté ombre, car il ne fait jamais soleil dans un pénitencier.

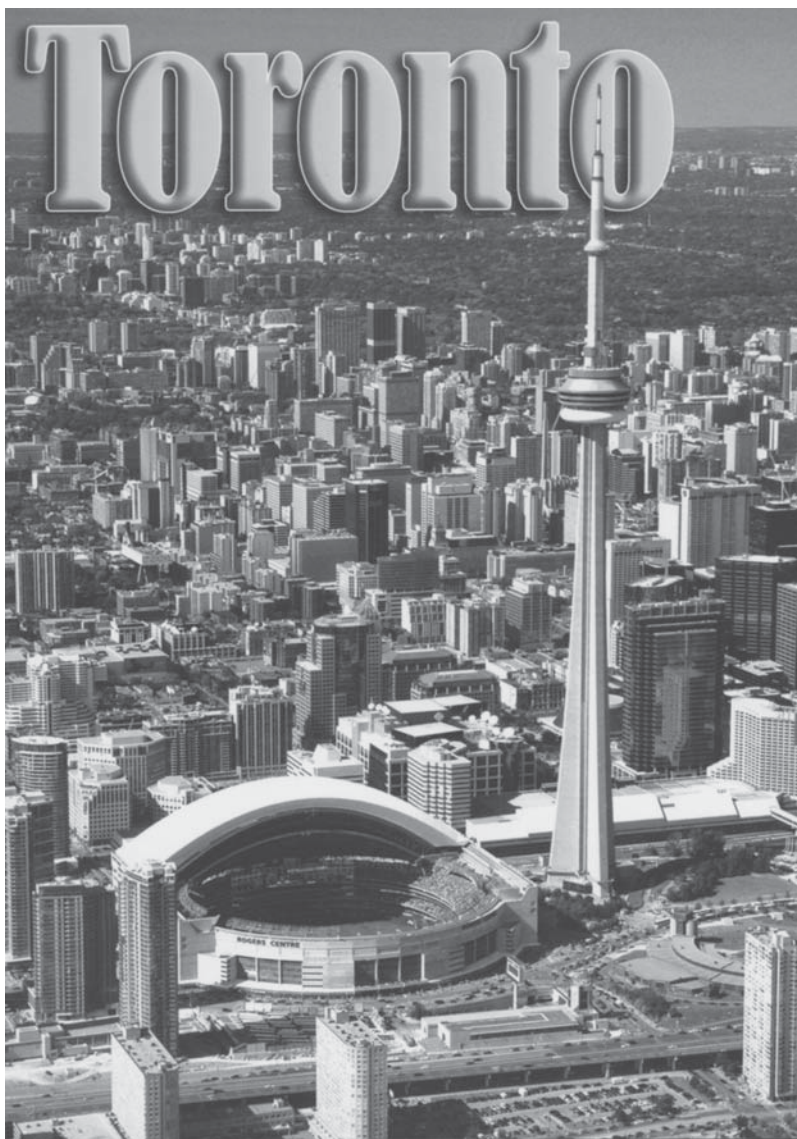


Une semaine après le procès, le facteur qui sonne toujours deux fois entre à l'Agence *Le Périscope*. Il a le sourire aux lèvres malgré le froid, malgré l'hiver.

— Beaucoup de courrier pour vous aujourd'hui ! dit-il à Cécile en lui remettant une joyeuse pile d'enveloppes.

Cécile feuillette, cherchant à travers les comptes de Bell, d'Hydro-Québec et la masse de dépliant, le fameux chèque de la Banque Nationale.

Toronto



TORONTO, ONTARIO, CANADA
An aerial view of Toronto.

Bonjour Gilbert
J'arriverai de Toronto
jeudi soir par le vol
jul 80. J'ai fait un
voyage extraordinaire!
Tout bien fonctionné.
J'ai hâte de te revoir
et t'embrasser, embrass
Bonne nuit pour moi
CIAO
Bonne nuit
XXX



© JHC



Royal Specialty Sales, 11 Industrial Street, Toronto in USA
Ontario, Canada M4G 1Z2 Ph: (416) 423-1133 Printed in USA



Agence le Périscope
45 Gilbert Billaire
183A la gauche de
Natuel QC

2 7 2 7 1

DO NOT WRITE IN SPACE BELOW

— Tiens, une carte postale de Monique pour toi.

Gilbert, ravi, s'empresse de la lire.

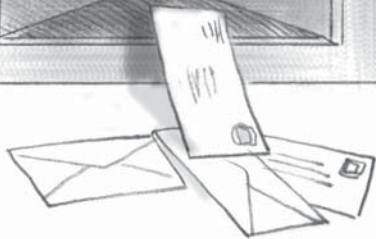
— Quand je repense à toute cette affaire, dit Cécile en réfléchissant tout haut, ce n'est pas toi qui t'es forcé le plus les méninges pour démêler cette intrigue.

— C'est vrai, je me suis vite senti dépassé par les événements, mais avoue que les indices étaient fort minces. De toute façon, ne le disons pas trop fort, une chance que Martin nous a aiguillés sur la bonne voie et qu'il est arrivé au bon moment. L'important, ce n'est pas tellement la façon, mais les résultats... Quand je pense qu'il m'a suivi depuis Simons jusqu'au *Mandarin* et ensuite jusqu'au repaire de Michel Desmarais, c'est fantastique ! Mais j'espère qu'il ne recommencera plus.

— Ça y est ! Il est arrivé, trompette Cécile. Un chèque de 5 000 \$ tel que convenu. C'est formidable !

— Excellent ! Je suis très content. Qu'allons-nous faire avec cette rentrée d'argent. Un petit souper peut-être... ?

— Mais non, tu ne penses qu'à ton ventre, il faut voir grand, Gilbert ! Je t'emmène à Atlantic City, mon beau Gilbert. ATLANTIC CITY
HERE WE COME !



Agence
le
Periscope

**QUESTIONNAIRE SUR
CASSE-TÊTE CHINOIS
ou
EST-CE QUE ÇA COMPTE
POUR LE BULLETIN ?**



par
le professeur J.E. Chaitoux

Lire un livre, ça peut toujours aller ! Le résumer et répondre à un questionnaire, ça casse les pieds... surtout ceux du prof, car il faut, lui aussi, qu'il lise le livre (quel fardeau !) et, en plus, qu'il ponde un questionnaire (qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa vie, je vous le demande ?). Alors, pour épargner temps, énergie et soucis à ces valeureux pédagogues, voici un questionnaire imaginé par un merveilleux docimologue. Il ne reste qu'à le photocopier, à faire la déclaration à Copibec et à le distribuer. (C'est fantastique ! Quel auteur ! Il prévoit tout !)

1. IDENTIFICATION

Votre code permanent _____

Votre numéro de fiche _____

Votre groupe-repère _____

Votre numéro de casier _____

Votre nom (facultatif) _____

2. En quelle année êtes-vous ? (cochez)

en 6^e année

en 1^{re} secondaire

en 2^e secondaire

Autre _____

3. Bon, allez, trêve de plaisanterie et rédigez-moi un beau résumé de l'histoire en 24 lignes, ni plus ni moins et en commençant par :

C'est la merveilleuse aventure de Gilbert Millaire et de Cécile Avril qui

4. Pour 15 points, décrivez en vos propres mots les méthodes subtiles que l'auteur emploie pour décrire ses principaux personnages (deux pages devraient suffire).

5. Pourquoi *Casse-tête chinois* est-il le meilleur roman pour la jeunesse que vous ayez lu cette année ?

Parce que c'est le seul... (vous n'avez pas honte ?)

Je ne l'ai pas lu au complet, j'ai sauté le chapitre 6.

Parce qu'on m'y a obligé-e.

Mes parents me forcent toujours à lire durant les vacances de Noël.

Parce que...

Avec le bottin téléphonique, c'est le seul livre que nous avons à la maison.

6. Trouvez quelques mots difficiles (environ cinq) et cherchez-en la définition dans le dictionnaire (le dictionnaire, c'est cette espèce de gros livre épais et plein de poussière qui traîne quelque part...).

7. Comment écrivez-vous le mot « capharnaüm » ?

cafarnaüm

kapharnahüm

cafarddnaüme

capharnaüm

avec un crayon

toutes ces réponses

8. Est-il possible, selon vous, d'être Jamaïquain et d'être né à New York (c'est le cas du serveur

noir, au chapitre 9) ? Si oui, expliquez-moi ça (minimum trois pages).

9. D'après vous, qu'ont fait véritablement Cécile Avril et Gilbert Millaire après avoir encaissé le chèque de 5 000 \$?

- Ils sont allés à Atlantic City.
- Ils sont allés à Longueuil.
- Ça ne me regarde pas.
- Ils n'ont rien fait de spécial.
- Ils ont payé leurs dettes.
- Autre chose (spécifiez) _____

10. Et vous, que feriez-vous avec 5 000 \$? (développez, une ligne par tranche de 500 \$).

11. Le quartier chinois vous intéresse ? Tant pis pour vous. Après une visite guidée en compagnie de votre professeur de français :

- racontez vos impressions (en 200 mots).
- dites pourquoi la Chine et le Chinatown sont aussi proches parents qu'un chien et un chameau (maximum 30 lignes).
- ou commencez une rédaction (une page ou plus) par la phrase suivante : j'aurais bien peur

à minuit tout-e seul-e dans le quartier chinois parce que...

12. Maintenant, une question lugubre pour faire sérieux. Si vous deviez mourir un jour, que feriez-vous ?

- je donnerais mon corps à la science.
- je me ferais incinérer.
- j'aurais un service funéraire traditionnel.
- j'aurais un service funéraire joyeux et jazzé comme ceux de la Nouvelle-Orléans.
- autre choix (et expliquez-moi ça en une quinzaine de lignes).

13. Quelle est votre appréciation personnelle (j'insiste, personnelle) de *Casse-tête chinois* ? (minimum deux mots).

- mauvais
- exécration
- passable
- très bon
- y'a rien là

14. Finalement, (attention à ce que vous allez répondre) à votre avis l'auteur devrait (réfléchissez bien avant de cocher...) :

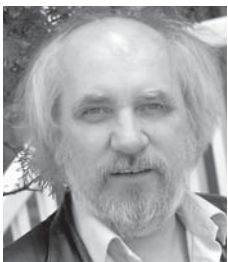
- abandonner l'écriture.
- faire plutôt de la peinture.
- faire n'importe quoi sauf écrire.
- nous pondre un autre chef-d'œuvre mettant en vedette Cécile Avril et Gilbert Millaire.
- se jeter en bas du pont Jacques-Cartier.
- je préfère ne pas répondre à cette question.

15. Dernière question (il était temps) : Recommanderiez-vous la lecture de *Casse-tête chinois* à une amie, à un ami ? (cochez)

- oui
- non

Quelques mots sur *Casse-tête chinois*...

Alexis K. Laflamme



C'est mon ami Raymond Plante qui, un soir, m'a aiguillé sur mon sens de l'humour en me disant, après une réunion de Communication-Jeunesse qui devait être sérieuse, mais où on avait déconné à qui mieux mieux : « Robert, tu es un gars drôle et tu devrais écrire des livres humoristiques. » Effectivement, lorsque je prenais la plume, à l'époque, c'était surtout pour écrire des romans non pas graves, mais en tout cas dénués d'humour.

Donc, cette phrase lancée sur un ton badin a porté fruit tant et si bien qu'une bonne partie de mes ouvrages maintenant contiennent une très forte dose d'humour.

Casse-tête chinois a été mon premier roman peu sérieux avec lequel je me suis amusé à jouer avec le graphisme : la porte pour entrer dans le roman et dans l'agence de détectives, la petite cloche placée au début pour tourner les pages, la carte postale, la carte du ciel, les messages publicitaires et l'examen final. Tout ça en faisait un roman un peu éclaté et c'est sans doute ce qui a séduit le jury du prix du Conseil des arts du Canada qui, en 1985, lui a accordé le prix.

Il a fallu que j'aie cependant cherché mon prix à Winnipeg (toutes dépenses payées, quand même !) avec Roger Paré, l'illustrateur, qui avait gagné le prix pour les meilleures illustrations cette année-là. Et c'est là que j'ai connu ce joyeux luron lors d'un souper mémorable. Je me souviendrai aussi toujours de ce

même samedi soir où il a fallu descendre à la course les 12 étages de l'hôtel parce qu'un feu, finalement sans conséquences graves, s'était déclaré dans les cuisines.

*

Il faut prendre les prix littéraires avec un grain de sel et ne pas trop se prendre au sérieux, et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le jury : vous nommez trois autres personnes et vous avez un autre titre gagnant. De plus, l'année suivante, bien peu de gens se souviennent que vous avez gagné ce prix, alors... Mais il faut prendre la bourse avec un joli sourire. À l'époque, elle était de 5 000 \$, ce qui n'était pas rien, même si ce prix littéraire aujourd'hui a été majoré à 25 000 \$, l'inflation, j'imagine ! Cette bourse m'a fait bien plaisir et m'a permis d'acheter une piscine hors terre pour mes enfants... et ceux de mes voisins. Une piscine qui m'a permis de me baigner, mais surtout de lire de bons livres tout en jetant un œil sur les petits baigneurs qui s'amusaient comme des fous.



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé,
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir
d'énergie biogaz.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur
en juillet 2008